

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SÉRIE)

QUARANTE-DEUXIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1890

MONTREAL

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1890

Permis d'imprimer :

† **EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.**

MISSIONS DES NASKAPIS

LETTRE DU R. P. LEMOINE, O. M. I.

Rigolet, Labrador, 30 juin 1890.

A Mgr. le Directeur des *Annales de la Propagation de la Foi*
à Québec.

Monseigneur,

Suivant l'invitation que vous m'en avez faite je vous envoie ce petit compte rendu ; je vous l'envoie comme preuve de ma bonne volonté. Vous intéressera-t-il, voilà la question : il y a des personnes qui sont toujours intéressantes, mais d'autres qui ne le sont jamais. Lorsque j'eus le plaisir de faire votre connaissance l'an dernier vers le milieu de mai, je vous disais que je devais accompagner le R. P. Lacasse dans ses missions du Labrador. Cette tâche me semblait déjà bien lourde, trop lourde même ; eh bien, voilà que deux ou trois jours plus tard on m'annonçait que je devais partir seul pour les missions du pays des Esquimaux !... Onze mois de prêtrise, six mois d'étude de la langue montagnaise, presque aucune expérience du ministère apostolique, et un peu de bonne volonté, tels étaient mes titres de recommandation ; quelle qu'en fut la valeur sous d'autres rapports ils étaient certes suffisants pour me porter à m'abandonner à la providence ; d'autant plus qu'on me donnait au plus cinq jours pour faire mes préparatifs. Au jour fixé je partais. Le bon Père Lacasse, qui avait pris en pitié mon inexpérience, avait bien voulu me communiquer à la hâte quelques notions sur le voyage que je devais entreprendre et l'état des missions que je devais visiter ; et lorsqu'il me quitta il parut encore plus sérieux que moi ; lui, il comprenait tous les dangers, toute la difficulté de ma position, tandis que

celui qui ne connaît rien ne craint rien..... Je pars donc le vingt-quatre mai et j'entreprends le long voyage que vous avez si souvent fait en-esprit avec le R. P. Lacasse. J'arrive à Havre-de-Grâce, Terre neuve. Comme tout apprenti missionnaire, je soupirais après les missions, j'avais la soif du salut des âmes. Ma soif fut bientôt satisfaite : les terreneuvien de cette place semblaient s'être dits, on va tellement le désaltérer qu'il n'aura jamais plus soif. Tous voulaient se confesser au *little french priest* (c'était mon nom) : trois semaines durant c'était des séances quotidiennes et prolongées dans la nuit ; si le *little french priest* ne brillait pas dans la chaire de la vérité, soyez sûr au mois qu'il rôtissait dans le tribunal de la pénitence. Il est vrai que j'avais hâte de voir les sauvages, mais j'avais encore plus hâte de me débarrasser de mes terreneuvien.

C'est aujourd'hui le seize juin ; je m'embarque dans une grande goélette. Il y a cent vingt personnes à bord, presque autant de femmes que d'hommes ; ce sont des gens qui s'en vont faire la pêche au Labrador ; à part six ou sept ils sont tous catholiques, et naturellement *tous mes pénitents*. Ce sont de bons catholiques, et quelques-uns même poussent la dévotion assez loin pour se confesser sur le pont ou dans le fond de cale. A propos de fond de cale, vous savez que c'est la résidence des pêcheurs voyageant sur mer. Ici il est divisé en deux compartiments, dont un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Installé dans la cabine du capitaine et entouré de toutes les prévenances possibles en pareille occurrence, je me trouve cependant à plaindre ; que doit-il donc en être de ces pauvres gens entassés les uns sur les autres ! Appelé pour voir des femmes malades, je descendis par une échelle perpendiculaire dans cette cave où la lumière est à jamais bannie et où plusieurs espèces de miasmes ont établi leur empire. Arrivé au bas de l'échelle, je ne sais où mettre le pied : lits en haut, lits en bas, lits à droite, lits à gauche, ce n'est que lits partout ; les pauvres femmes sont *cordées comme des sardines* !... Mon devoir rempli, je me hâte de remonter sur le pont, une minute de plus et je tomberais malade moi-même, ce qui ne ferait pas précisément mon affaire ; moi je n'aurai pas le

bonheur d'avoir un prêtre pour m'assister. Un prêtre, Dieu sait où et quand j'en verrai un désormais !

20.—Le temps est magnifique, on ne peut désirer rien de plus beau dans la position où on est ; aussi la goëlette est en fête, les hommes, les femmes prennent leurs ébats sur le pont, les coqs chantent, les poules chantent, les bœufs beuglent, les chèvres, les moutons bêlent, d'autres animaux grognent, on se croirait à la basse cour et on est en plein océan boréal, c'est plus qu'une illusion d'optique, c'est une illusion de lunatique.....

21.—Il y a à cinq jours que nous sommes à bord : depuis quatre jours nous ne voyions plus que ciel et eau ; aujourd'hui nous ne voyons pas plus de terre, mais notre vue peut se reposer à loisir sur de beaux cristaux de glace qui reproduisent toutes les couleurs du spectre solaire. Il est vrai qu'on se dégoûte des meilleures choses ; toujours est-il certain que cette vue devient passablement ennuyeuse : au nord, au sud, et à l'ouest, aussi loin que l'œil et le télescope peuvent porter, ce n'est qu'une immense plaine blanche sillonnée de montagnes de même couleur. Il faut être terre-neuvien pour vouloir se frayer un chemin là dedans : *ça ira ou ça dira pourquoi.....* on déploie toutes les voiles, la goëlette prend son élan, elle bondit, elle enfonce, monte et replonge..... et, moi dans la cabine, je suis bientôt à me demander quel côté de la cabine va devenir le plancher.

23.—Beaucoup de besogne, et cependant ça n'avance pas vite. Deux jours durant nous étions à lutter ainsi, lorsque *du septentrion un des plus terribles enfants* vient aussi se mesurer avec nous ; cette fois nous cédon's la victoire, trop heureux d'aller nous cacher derrière une île de la Baie des Esquimaux. Cette retraite faisait joliment mon affaire parce qu'elle me rapprochait de mes missions ; mais comme elle ne fait pas précisément l'affaire de mes pêcheurs qui doivent prendre une direction opposée à la mienne, le capitaine me dit que loin de vouloir aller plus avant dans la baie, il devra se hâter d'en sortir ; c'est-à-dire que loin de me mener plus près de mes missions, il se verra forcé de m'en éloigner ; et cela pour ne pas se laisser entourer davantage par les glaces. Il me consola cependant en me faisant espé-

rer une petite embarcation qui pût se frayer un passage à travers les glaces jusqu'au fond de la baie.

27.—Après bien des inquiétudes, des pourparlers et des marches, je trouvai l'embarcation désirée, et me voilà à Rigolet, poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson ; je suis encore à cent milles de la mission. Je partirai demain en chaloupe pour faire ce petit trajet : une gentille chaloupe poussée par une légère brise de nord-est et effleurant les ondes dans sa course rapide..... voilà quelque chose pour exciter un poète.

28.—A cinq heures et demie du soir deux métis Esquimaux, toutes mes valises et moi-même nous nous embarquons dans une jolie chaloupe blanche. Vous m'excuserez si je ne vous invite pas à embarquer le premier ; mais nous sommes déjà si chargés, et puis *de gustibus non est disputandum*, il y a des personnes qui aiment si peu le plaisir de chavirer dans l'eau salée et glacée..... Déjà nous sommes lancés sur les ondes : vogue la nacelle ! Elle monte, elle descend, elle penche, elle fait tous les temps..... Tout autre que d'habiles marins comme nous serait pâmé de frayeur. Quant à nous, nous n'avons point peur..... mais enfin nous croyons plus prudent de gagner la terre. Le vent cesse : il faut prendre la rame, et voilà le *little french priest* transformé en rameur.

30.—Nous naviguâmes toute la journée d'hier et toute la nuit. Pendant tout ce temps nous n'avions pas à lutter contre les vagues, mais contre l'ennui et le désagrément que cause une pluie torrentielle d'une journée et deux nuits. Enfin, ce matin, nous arrivâmes à North-West River, au fond de la Baie des Esquimaux, où est la première de nos missions du Labrador. Bien des émotions saisissent le cœur du jeune missionnaire à l'aspect du champ de bataille qui va devenir le théâtre de ses luttes, sinon de ses exploits....

Monseigneur, me voilà de retour à Rigolet. Je me prépare à partir pour une autre mission qui n'est qu'à neuf cents milles d'ici. Veuillez m'excuser si je ne puis transcrire ce griffonnage ; je n'ai pas besoin de m'excuser pour le couper ainsi *ex abrupto* ; vous devez sans doute être fier qu'il ne soit pas plus long pour le moment. Dans une autre

lettre, je vous parlerai de mes travaux évangéliques au milieu des pauvres Naskapis.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments de respect, d'affection et de reconnaissance.

G. LEMOINE, Prêtre, O. M. I.

LES MISSIONS DU MACKENZIE

LETTRE D'UN PÈRE MISSIONNAIRE A MGR CLUT.

MISSION ST HENRI-VERMILLON,

14 décembre 1889.

A Sa Grandeur Monseigneur Isidore Clut,

Monseigneur et Révérendissime Père,

Ici, au Vermillon, les courriers sont encore moins nombreux qu'à St-Isidore ou à Athabaska. C'est une vraie privation pour moi ; car j'aurais bien voulu, Monseigneur, vous remercier de suite de la précieuse caisse que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Elle ne pouvait arriver plus à propos, et son contenu ne pouvait mieux convenir à nos besoins. Les douze pièces d'étoffe, drap et flanelle, don de cette excellente dame d'Ottawa, sont venues à point, commandées sans doute par la bonne providence. Elles ont couvert bien des misères et fait hautement bénir la charité de la bienfaitrice. Une pauvre orpheline, surtout, en a heureusement bénéficié. Agée d'environ treize ou quatorze ans, elle n'osait pas venir au catéchisme, faute de vêtements. Dès que j'en ai eu connaissance, je me suis rendu à sa loge. Pauvre enfant ! C'était plus que la misère, et moins que des haillons qui la couvraient. Sa part a été une bonne robe de drap et une chaude chemise de flanelle. C'est peut-être le premier bonheur qu'elle ait goûté dans sa vie, à en juger par ses mercis répétés. Je lui ai fait remarquer que ces habits ne venaient pas de moi, mais d'une bonne dame qui les lui envoyait de bien loin. Je lui ai dit de prier pour elle. Les petites jupes ont fait, elles aussi, d'autres petites filles bien

heureuses et bien reconnaissantes pour les donateurs. La charité, Monseigneur, trouve un vaste champ parmi mes Castors et les Cris du Vermillon. Ils sont réellement bien pauvres pour la plupart. Les vieux, les vieilles, les orphelins font vraiment verser des larmes de commisération, en les voyant dans un tel abandon, un tel dénuement. Je croyais mes Montagnais de St Isidore bien dans la misère, je me trompais. Comparés aux Castors, les Montagnais, au bien être matériel leur sont aussi supérieurs qu'au moral, et ce n'est pas peu dire. La religion donne donc le surcroît à ceux qui lui sont fidèles.

Monseigneur, le plus dur de mon ministère auprès des pauvres sauvages, n'est pas de les instruire, de catéchiser les enfants, d'être au milieu d'eux, de les écouter à satiété du matin au soir ; c'est là la joie du missionnaire. Ce qui me perce le cœur, c'est de voir une pauvre veuve couverte de haillons, montrant sa misère et celle de ses enfants ; de m'entendre demander l'aumône par une pauvre vieille sauvage ou un bon vieillard, sans pouvoir répondre à leurs demandes. Voilà, Monseigneur, ce, qui, pour moi, est le comble de ma peine. J'ai le cœur ainsi fait. Je ne puis voir souffrir le plus petit des miens sans en ressentir la plus pénible impression. Mais par contre, quand je puis répondre à ces demandes, quelle consolation ! quelle douce joie pour moi ! Mon plaisir de faire des heureux dépasse de beaucoup celui de ces pauvres malheureux. Monseigneur, vous m'avez donné cette consolation pendant cette mission. J'en rends mes plus vives actions de grâce à Votre Grandeur et à la dame charitable qui a fait l'offrande. Elle a vêtu des membres bien pauvres de Notre-Seigneur. Au milieu de nos forêts, dans une misérable loge, couverts de misérables haillons, nos pauvres sauvages font peine à voir. Le froid est si intense dans notre Nord que le bon maître se souviendra mieux, je crois, de ceux qui le servent ici que partout ailleurs.

Le ravissant petit Enfant Jésus fera, à Noël, la plus heureuse surprise à nos bons chrétiens. Je lui prépare une petite crèche. Monseigneur, je n'aurais jamais osé demander à Votre Grandeur un aussi riche tapis. Votre bonté pour moi

n'a pas de bornes. Vous savez trop, Monseigneur, la puissance de la beauté de nos chapelles, sur l'esprit et le cœur de nos bons sauvages et métis, pour vous dire, avec quelle reconnaissance j'ai reçu ce magnifique présent. Il m'a grandement servi pour la réussite de la mission que j'ai donnée aux Castors, en octobre dernier. Dieu s'en est servi, je crois, pour attirer les sauvages et me les réunir pour les instruire. Les chapelets, croix et médailles sont bien venus à propos. J'avais déjà renvoyé plusieurs sauvages sans les armer de ces boucliers. Vous allez voir, Monseigneur, combien Votre Grandeur m'est venue en aide pour faire un peu de bien à ces pauvres Castors, à la première mission que je leur ai donnée, sans presque connaître leur langue. Il est temps que je vous parle de cette mission. Depuis ma dernière lettre, je puis vous dire bien des choses sur les sauvages. Nos luttes, nos projets, que je ne prévoyais nullement alors, sont bien différents; car depuis ce temps, les perspectives se changent presque en réalité, les projets, en exécution, les craintes presque en victoires, toutes modestes et peu assurées qu'elles soient. Aujourd'hui, vous comprendrez mieux notre situation, nos besoins, et surtout la rapidité qu'il faudrait apporter dans l'exécution de certains plans de campagne où toute lenteur nous serait peut-être de la plus funeste conséquence. Je veux parler de l'établissement d'une école. Pour faire comprendre au clair à Votre Grandeur ce que je me crois obligé de faire, je dois lui dire ce qu'il en est ici des sauvages, du ministre et de l'école protestante depuis mon arrivée. Les simples faits arrivés pendant la mission donnée aux Castors diront assez où nous en sommes.

Depuis ce printemps, Monsieur Lawrence, le maître d'école protestant, était allé prendre ses vacances en Canada.

Pendant son absence, son petit troupeau de six ou sept sauvages s'est dispersé. Sur ces entrefaites, les sauvages sont arrivés en automne pour leurs avances. Ils n'ont pas été contents de voir leurs enfants crier partout sans surveillance ni maître. Les enfants aggravaient encore la situation faite à leur maître, en se plaignant à tort ou à raison, de beaucoup de choses. Là-dessus, j'ai commencé les exercices de la Mission. Mes journées se passaient dans la maison construite

exprès pour ces exercices, sur la rive droite de la rivière. Les quelques sauvages déjà arrivés étaient campés à environ trois milles de ma maison. Bien qu'en très petit nombre, je leur fis ma première visite, distribuant chapelets et médailles à leur demande. Je leur exprimai le grand désir que j'avais d'instruire les enfants, de les faire chanter, mais aussi la crainte de ne pas les voir venir tous les jours à ma maison pour le catéchisme, à cause de la distance et des mauvais jours d'automne. Je leur proposai donc, sans détour, de se rapprocher de ma maison. C'était le coup décisif du bien à leur faire.

Les premiers gagnés, les autres suivaient facilement le mouvement. On m'objecta le peu de bois proche de chez moi, et la distance de l'eau. Je défendis ma cause en me rejetant sur le peu de bois à brûler pendant leur séjour, à cette époque de l'année. Ce n'était en réalité, ni la pénurie de bois, ni la distance de l'eau qui les retenaient loin des habitations, mais bien l'abondance des vivres où ils se trouvaient. Ils le savaient, proche des maisons, les quêteurs seraient plus nombreux qu'au large. C'est ce qui me désespérait presque de ma cause. Je m'en revins égrenant mon chapelet, demandant à Marie de les faire déloger. Le lendemain, quelle ne fut pas ma surprise de voir déjà deux loges à quelques vingtaines de pas de ma maison. Le surlendemain, tous autour de leur missionnaire, bien résolu, lui, de tout entreprendre pour secouer un peu l'indifférence presque proverbiale des Castors. Mon premier soin fut de transformer en chapelle cette bâtisse jetée, il y a deux printemps, à huit ou dix pieds de son premier solage, à la débâcle des glaces. Elle avait été envahie par l'eau jusqu'à mi-chassis. Grâce, Monseigneur, au magnifique tapis encore en rouleau, que vous m'avez envoyé, j'ai pu, en le plaçant en lambrequin, faire un sanctuaire d'un bel effet. Ici se place un petit fait qui m'a fait bien augurer de la réussite de la mission. Dans mes travaux de montage de poêle, de crépissage, de nettoyage et d'embellissement, j'étais bruyamment aidé par tous les jeunes enfants de Michel Lisotte et de leurs petits cousins les Lamber et les Loulouche.

De petits sauvages s'étaient joints à eux. Tous se prêtaient de leur mieux aux petits ouvrages commandés. Le tout

était presque fini, le mot *joli* était déjà promené par tout le camp; une fumée épaisse s'échappait du nouveau foyer, indiquant, non plus une mesure abandonnée, mais la vie et l'existence dans son sein, quand les enfants m'avertissent de la visite du R. P. Dupin. Je veux m'en assurer, ne comprenant pas cette visite, sachant le Père sans embarcation pour traverser la rivière. Sa grande rédingote l'a trahi, c'est le ministre qui venait leur offrir la munition complète pour leur chasse d'hiver, à la seule condition de les avoir pour ses ouailles. Au mot de *Ministre* un va et vient s'établit parmi les petits ouvriers. Le ministre! se répète-t-on avec un certain air narquois, vite! vite! Père, me disent mes petits espiègles, sonne la cloche; il faut chanter quand il passera. Il devait passer à la porte de la maison. En un instant la petite cloche a fait le tour du camp avec le commentaire des enfants, et tout le monde de suivre le petit sonneur. Le petit harmonica, don du Père Laity pour cet hiver seulement, n'attendait que le signal pour donner ses notes. L'apparition du ministre montant la côte a donné ce signal, et le chant de *l'Ave Maria* a du dire au prédicant qu'il n'avait pas tout le monde. Il a visité les loges vides. Il n'a vu que trois vieilles femmes déjà armées de croix, médailles et chapelets. Il est encore revenu trois ou quatre fois quand tous les sauvages sont arrivés au camp. Je ne le laissais pas faire ses visites tout seul. Je n'ai cependant pu le rencontrer que deux fois. La seconde fois que je l'ai rencontré c'était dans la loge du père de son interprète. Pendant qu'il avait réuni, chez cet homme, quelques-uns de mes sauvages, je me rends à ma loge pour m'en rendre compte et me trouver face à face avec lui. Mon apparition parut le décontenancer passablement. Il m'a cependant salué par le "Good day sir" anglais que je lui ai rendu sans lui permettre de prendre logement chez moi. Il n'y avait dans la loge que le père, la mère de l'interprète et le jeune interprète lui-même. Ceux-là sont à vous, ai-je dit, je vous les laisse, mais ne venez pas chez les miens. La toile s'est baissée, l'acte fini, mais seulement le premier, car je me réservais de jouer le second tout seul. Ceux-là sont les vôtres, avais-je dit; cependant, ce n'était

pas là ma dernière pensée, et je me réservais de tout tenter pour une conversion. La mère du jeune interprète m'avait demandé croix et chapelet à ma première visite. Le prédicant avait voulu les faire brûler. Refus absolu de la part de la femme. Dieu l'en a récompensée. Dans mes visites, je n'oubliais pas cette famille. Ces visites lui ont fait du bien ; avec la grâce de Dieu, elle est aujourd'hui des nôtres. Après avoir instruit l'homme encore païen, je l'ai solennellement baptisé le dimanche. Son garçon, l'interprète du Ministre, est aussi de notre côté, et demeure chez nous. C'est un jeune homme d'environ quinze ans. Il est resté huit ans à l'école protestante. Il était depuis un an comme interprète chez le ministre. Depuis ce moment tous les sauvages veulent mettre leurs enfants à l'école chez nous. Je leur ai fait comprendre que c'était impossible pour cet hiver, n'ayant encore ni local ni vivres. Je leur ai promis pour l'année prochaine une bonne école. Dès que nous l'aurons, il n'y aura pas un enfant, peut-être, chez les protestants. Seulement, il ne faut pas leur faire faux bond. Les parents qui avaient des enfants chez le maître d'école protestant les ont repris. Il ne lui reste que deux orphelins et une petite fille que son père avait déjà reprise, ce n'est que forcé par la nécessité qu'il l'a laissée. Voilà, Monseigneur, ce qu'il en est pour l'école à fonder. Il nous la faut absolument pour l'été prochain. Mais comment allons nous faire pour l'entretien de tous ces enfants ? la Providence, et vous, Monseigneur, vous nous viendrez en aide, j'espère, et c'est sur cet espoir que j'entreprendrai cette école. Je pense acheter une maison à la campagne. On me la fera payer bien cher, mais j'espère un coup de main de notre bon visiteur, le Rvd Père Collignon. Il nous faudrait aussi pour cent vingt piastres de planches et de bardeaux. Nous les avons à la porte, c'est vrai, mais la grande difficulté est de payer. Cependant, il n'y aura pas à hésiter, si nous voulons ne pas voir les Sauvages abandonner le droit chemin. Sachez donc, Monseigneur, que nous avons une école protestante qui peut prendre tous les enfants des Sauvages et des Métis, avec des avantages matériels que nous n'avons pas pour le moment. Ne

pouvoir pas répondre de suite à la bonne volonté des Sauvages c'est les jeter, peut-être pour toujours, dans les bras du protestantisme ; car le ministre et le maître d'école vont faire tout ce qu'ils pourront pour détourner les Castors de mettre leurs enfants ici, chez nous ; et si nous n'avons pas une école notre cause est perdue. Pour les ramener ensuite de notre côté, les difficultés seraient infiniment plus grandes ; au lieu qu'aujourd'hui ils sont tous bien portés pour nous. Monseigneur, de grâce, un petit coup de main pour l'unique moyen que je vois de régénérer le Vermillon.

Je ne devrais pas dire cela à Votre Grandeur, sachant le zèle ardent qu'elle a pour le bien des pauvres sauvages du Vicariat Mackenzie, et la preuve mille fois répétée qu'elle m'en a donnée. Monseigneur, si j'avais pu parler le castor comme le montagnais les fruits auraient dépassé les espérances. Ne parlant cette langue que depuis quatre mois, jugez de mon embarras. Cependant, tous mes Castors ont été fidèles au catéchisme et à l'instruction du soir. Je ne sais pas si je puis porter le nombre à plus de trois, qui savaient faire comme il faut leur signe de croix. Ils sont repartis, sachant, pour la plupart, réciter le chapelet. Vous me direz peut-être : ce n'est pas merveilleux ! C'est vrai, Monseigneur, je n'en ai pas fait de grands savants ; je ne le pouvais. Cependant, je considère ce peu, si petit qu'il soit, comme une grande grâce du bon Dieu accordée à ces pauvres Castors ; car vous savez leur indifférence. Je le savais aussi, et ce n'était qu'avec crainte que je commençais les exercices de la mission. Je puis dire que de 10½ hrs du matin, à 6 hrs du soir, je ne trouvais pas le temps de dire seulement Vêpres et Complies. Je puis dire aussi que les vieillards et les hommes d'un âge mûr, ont été plus assidus que les autres, même ceux qui dans le Mackenzie se verraient interdire l'entrée de l'Eglise.

L'école est déjà ouverte, mais seulement pour les externes. Le R. Père Dupin se dévoue corps et âme à l'a, b, c, d, français et cris, et à la première communion.

Il y a de l'émulation et les petites têtes mélassées ne sont pas trop ingrates.

Depuis à peine deux semaines, les deux a, b, c, sont

connus, la numération jusqu'à cent aussi. Les lettres de l'alphabet ne sont pas trop mal tournées sous leurs petits doigts.

On peut donc espérer des progrès rapides et même des consolations. Les prières sont récitées d'un bout à l'autre par la moitié des élèves. L'autre moitié ne peut aller guère plus loin que le *Confesse* à Dieu. Je trouve que c'est énorme pour ces enfants qui ne comprennent pas encore les paroles qu'ils disent : les prières n'étant pas en leur langue, au moins pour la moitié de la prière.

Voilà, trop longuement peut-être, ce que je voulais vous dire, Monseigneur. Vous penserez comme moi, qu'avec la grâce de Dieu, on pourra peut-être amener les Castors à la pratique de la religion. Quand seront-ils doux comme mes bons Montagnais de St-Isidore ! Plaise à Dieu que ce soit bien vite, pour leur bien à eux, et pour la consolation de leur missionnaire.

Monseigneur, si quelques bonnes âmes vous offraient des habillements, quoique vieux, ne les refusez pas, ayez la bonté de les accepter pour notre école. Il me faudrait au moins une douzaine et demie de chemises, autant de pantalons et de capots pour enfants de huit à dix ans. Des blouses, des bonnets, ceintures, petites robes, jupons, indiennes, serge grise surtout, flanelle, seraient bien précieux pour nous et reçus avec la plus vive reconnaissance. Quelques bons livres, une bible expliquée, un *Cornelius a Lapide*, une physique de Ganot, une histoire de l'Eglise seraient pour nous des lingots d'or.

Monseigneur, disons comme le vieux François Beaulieu quand il voulait cinquante choses, à la dixième, il commençait par dire : plus qu'une chose. Moi aussi, Monseigneur, plus qu'une chose, bien que j'en eusse plus de cinquante encore à demander ; par exemple, un bel ornement pour les grandes fêtes, quelques modèles de dessins, arabesque ou autres, des modèles pour découper (j'ai une scie), un ostensor, quelques jolis paroissiens pour nos femmes métisses et mes enfans, des couleurs fines, etc., etc. Cette seule chose, suivie de plus de cinquante autres, et celle de trois belles images sur l'enfer, le ciel et le purgatoire. Ce serait de

continuelles prédications pour les visiteurs de la maison. un thème pour les instruire. Si chaque famille pouvait avoir de pareilles, ce serait un grand bien à leur fa. Notre chapelle en est bien une en image!

Monseigneur, quand pourrez-vous donc nous réver. Quand le bon Dieu mettra-t-il donc fin à ces souffrances ces grandes épreuves? Je le voudrais de suite pour Votre Grandeur au milieu de nous. Vite, Monseigneur, venez nous bénir; en attendant cet heureux jour appelé le plus intime de mon âme, daignez, Monseigneur et bien aimé Père, bénir celui qui ose toujours se dire votre enfant, mais bien reconnaissant.

C. JOUSSARD, O. M. I.

AUTRE LETTRE DU MÊME AU MÊME.

(De *La Semaine Religieuse de Montréal.*)

St. Henri, Vermillon, 24 juin 1890.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Plus heureux que moi, cette lettre vous trouvera à la Nativité. J'en suis bien jaloux. Je veux lui confier au mieux l'expression de la vraie grande joie que me fait éprouver le retour de Votre Grandeur au milieu de nous. Joie d'autant plus grande, mieux sentie, qu'un instant, tout espoir de retour nous avait presque été enlevé. Nous sommes heureux de votre retour, Monseigneur, comme le seraient ses enfants au retour d'un père bien-aimé, et depuis longtemps absent. Si tous sont heureux, moi surtout, vous le savez, Monseigneur, j'ai des raisons toutes spéciales de remercier la Divine Providence de vous revoir de nouveau à notre tête. Je suis votre enfant à plus d'un titre, et puis la nouvelle position où je me trouve réclamait la sagesse, la prudence, l'expérience dont Votre Grandeur s'est servie pour la conversion des sauvages d'Athabaska et surtout du Mackenzie. Pai

besoin de ses conseils pour convertir tout ce monde confié à mes soins ; en les suivant je ne pourrai qu'atteindre au but et remplir fidèlement la tâche qui m'est déparée. Tâche dure, ingrate, laborieuse que la conversion des Castors, mais non cependant désespérée. A ces sauvages, il faut ajouter désormais ceux de la Rivière-au-Foin. Depuis longtemps j'entendais parler diversement des sauvages qui fréquentent la Rivière-au-Foin, sans pouvoir, toutefois, m'en faire une idée juste ; car, ici comme partout, les on-dit ne sont fiables qu'après vu ou entendu. Je me suis donc rendu à la Rivière-au-Foin avec les gens de la Compagnie qui allaient traiter le pelus (pelleteries). Je vous avoue, Monseigneur, je craignais un accueil peu favorable, des dispositions peu chrétiennes. Je jugeais ces pauvres gens d'après la dose religieuse des Castors. La cérémonie d'arrivée m'a prouvé que je me trompais ; car, en me touchant la main, on n'entendait que ces mots : merci, merci, le Père est venu nous voir. Dans leur bonheur, ces pauvres gens ne faisaient guère attention au commis qui était avec moi. J'entrais dans un camp de vingt loges. Si je ne me trompe, il y a au moins douze ou quinze années que ces pauvres sauvages n'avaient pas eu la visite d'un Père.

On me dit que c'est le Père D. Laity, qui l'avait faite, du temps qu'il ne faisait que des visites au Vermillon. Je n'ai pu rester que trois jours au milieu d'eux, mais ce court espace de temps a été suffisant pour me faire comprendre, qu'avec le temps, la patience et la grâce de Dieu, on pourra en faire une bonne chrétienté. Ce ne sont guère que des Esclaves dont plusieurs ont été assez instruits au grand lac des Esclaves. Plusieurs savent lire, ils répondent assez bien aux prières du chapelet. Ils veulent que je bâtisse une maison à la Rivière-au-Foin, et que j'aille les visiter tous les automnes. A cette époque de l'année, ils se réunissent pour plus d'un mois, de sorte que l'on pourrait les instruire comme il faut. Mais la grande difficulté, c'est que c'est l'époque de la mission des Castors, et laisser ceux-ci à la merci du ministre, c'est les lui donner sans beaucoup de travail de sa part, ou du moins lui permettre de les gâter complètement.

A ce moment de l'année, il faudrait encore un Père qui

pût parler un peu Castor. Il resterait ici, pour me permettre de me rendre à la Rivière-au-Foin. Ainsi le bien se ferait des deux bords, sans permettre à l'erreur de rien faire qui vaille.

Dans cette visite j'ai eu l'immense consolation de faire couler l'eau régénératrice du Saint Baptême sur 24 fronts. Aujourd'hui ils sont tous à nous. Le ministre peut y aller s'il ne craint pas la fatigue, il en sera quitte pour sa peine. Je suis fier de ma trouvaille. *Les fatigues d'un voyage de treize jours ont été bien compensées par les consolations d'avoir fait un peu de bien à ces pauvres enfants des bois et la perspective de leur en faire encore davantage.* Il faut là une maison; une tente est insuffisante pour instruire enfants, hommes et femmes. Le bois n'est pas loin. Faire ce voyage avec un frère et un homme et quelques chevaux; on peut en une semaine se bâtir un pied-à-terre suffisant pour le besoin de la mission. Ce qu'il faudrait aussi, c'est un pied-à-terre à la petite Rivière-Rouge. Il est vrai que les Cris de ces parages ne prient guère. Il sont presque tous bigames, ou non encore baptisés. C'est là plus triste partie de mes ouailles. Cependant avec une petite maison à cette place, de temps en temps au printemps, à l'époque de la traite des fourrures, le Père pourrait s'y rendre, faire quelques baptêmes et peut-être aussi instruire ce pauvre monde. Que Dieu nous donne sa grâce!

Notre grande occupation, en ce moment, c'est la bâtisse de l'école; les sablières sont posées. C'est une maison à deux étages, 26 pieds par 17. J'espère qu'en automne elle sera habitable.

Si je veux accepter tous les enfants déjà offerts nous en aurons plus de vingt. Il ne nous manqueront pas surtout maintenant que Lawrence n'est plus maître d'école. Voilà donc cette fameuse école industrielle du Vermillon tombée à l'eau, et son maître devenu fermier, voire même traiteur, dit-on. Ces messieurs les protestants cachent-ils quelque chose sous roche? je ne le sais, ce que je comprends c'est qu'ils ne sont pas très haut dans l'opinion des sauvages et des gens de Vermillon. Ici tout le monde voudrait des Sœurs et moi aussi à cause du bien qui en reviendrait. Si

au moins nous pouvions avoir deux bonnes filles pour garder les petites filles ; ce serait un don bien précieux pour nous.

Le pauvre frère Renault se rend à Edmonton. Je pensais le faire passer par le petit Lac des Esclaves ; mais n'ayant pas d'occasion favorable, et le pauvre frère souffrant toujours de plus en plus, je me décide à profiter de l'occasion d'en bas. Le pauvre frère se dit incapable pour le Nord maintenant ; je le crois, si son bandage ne le guérit pas. Il éprouve parfois des souffrances atroces. Si toutefois il ne trouvait pas le docteur à Edmonton il devrait se rendre à la Rivière-Rouge ; car il ne peut plus rester dans l'état où il se trouve. Nous allons donc rester ici rien qu'avec le frère Beigmer dont je suis assez content, mais ce n'est pas un homme bien alerte pour tout l'ouvrage. Le pauvre père Dupin est incapable d'aucun travail manuel. Il se donne corps et âme à son école ; il nous faudra ici deux bons frères, forts et robustes. Si nous voulons un peu soutenir notre école, ce ne sera que par la ferme. D'ailleurs, sans bras capables des travaux manuels, je suis obligé moi-même de m'y livrer tout entier, au grand détriment des langues. Je comprends un peu le Castor ; il me faudrait me livrer bien sérieusement à l'étude de cette langue, mais cela m'est impossible à cause de mes travaux. Après les bûlisses ce sera les foins, après les foins, les moissons, le bois et bien d'autres choses qui ne me laissent pas une minute. Que je regrette cet état de choses ! avec un autre frère robuste, cela n'aurait pas lieu.

Ici, la vie est régulière. Tous les exercices se font en commun. La joie règne parmi nous. Je m'étais presque laissé aller à l'idée, Monseigneur, que vous prendriez la route de la Rivière-la-Paix, pour vous rendre à Athabaska ; avec quel transport de reconnaissance votre enfant de St. Henri vous aurait reçu ! mais puisque ce honneur m'est eulivé, je m'attache à celui de penser que le printemps prochain vous reviendrez nous bénir à St. Henri. En attendant, daignez bénir celui qui ose se dire, de votre Grandeur, l'enfant soumis et reconnaissant.

C. JOUSSARD, O. M. I.

LES PRÊTRES DU DIOCESE DE CHARTRES

PENDANT LA REVOLUTION FRANÇAISE.

(*La Voix de Notre-Dame de Chartres.*)

(Un précieux document vient d'arriver au Chapitre de la cathédrale de Chartres. On nous le communique pour la *Voix* et nous sommes heureux de l'y insérer.)

AMIENS, le 29 mars, 1890.

Le secrétaire-perpétuel de la société des antiquaires de Picardie.

Monsieur le Doyen du Chapitre,

En classant mes archives personnelles je trouve la copie ci-incluse d'une lettre adressée pendant l'émigration par les prêtres du diocèse de Chartres à leur Evêque. Je ne sais à quel titre cette pièce a été conservée dans ma famille, peut-être vous sera-t-il agréable de la posséder, je m'en dessais donc bien volontiers en faveur du vénérable Chapitre de l'Eglise de Chartres. Vous serez heureux, j'en suis certain, de constater l'esprit de foi, de renoncement et d'attachement à leur Evêque, de vos saints prédécesseurs.

Si vous ne trouvez pas ma demande indiscrete, Monsieur le Doyen du Chapitre, je vous prierais de vouloir bien déposer aux pieds de Monseigneur l'Evêque de Chartres, l'hommage du profond respect du fils d'une ancienne élève de Monseigneur Dupanloup aux catéchismes de l'Assomption, honorée jusqu'à son dernier jour de l'affection de son cher maître.

. Veuillez agréer, Monsieur le Doyen du Chapitre, l'expression de mes sentiments distingués et respectueux,

H. POUJOL DE PRÉCHENCOURT,

Sec. perp. de la soc. des antiq. de Picardie.
Amiens, 6, rue Gloriette.

LETTRE DES PRÊTRES DU DIOCÈSE DE CHARTRES QUI SE TROUVENT A VINCHESTER, A LEUR EVÊQUE.

Au château de Vinchester, 1er octobre, 1793.

MONSEIGNEUR,

Enfin nous connaissons votre retraite; inutilement nous avons cherché à la découvrir depuis un an et plus que nous sommes en Angleterre, d'abord à Londres et depuis à Vinchester, lieu de notre résidence actuelle. Monseigneur de *St-Pol de Léon*, notre ange tutélaire qui est venu faire icy une ordination aux Quatre-Temps derniers, nous a appris que vous étiez à Bruxelles. Nous ne pouvons résister plus longtemps au désir qui nous presse de vous renouveler l'hommage de nos sentiments respectueux et de notre constant attachement à votre personne; comme à notre doctrine et à votre exemple. C'est pour nous une douce consolation au milieu des maux qui nous affligent.

La Providence nous a singulièrement protégés dans notre déportation. Aucun de nous n'a eu sur son passage les malheureuses rencontres qu'ont faites tant d'autres de nos infortunés confrères qu'on a si cruellement maltraités, surtout à Dreux, petite ville trop célèbre pour son féroce patriotisme. Nous sommes tous arrivés à bon port en Angleterre où le peuple comme les Grands et le Souverain nous ont fait à l'envi l'accueil le plus gracieux. Vous savez, Monseigneur, et l'Europe entière en est instruite, tout ce qu'a fait et continue de faire pour nous cette nation riche, sensible et généreuse; on peut dire que notre manière d'être en cette terre étrangère tient du prodige. Nous y avons pleine et entière liberté d'exercer notre culte religieux. Nous y faisons ouvertement presque tout ce que faisons en France dans l'ancien ordre des choses. Non seulement les fidèles catholiques, soit réfugiés, soit du pays, mais les Anglicans viennent sans cesse à nos offices, les admirent et en paraissent édifiés. Les ministres eux-mêmes s'y trouvent volontiers et sont très portés pour nous. Tous se sont fait un honneur et un devoir de contribuer aux secours que nous recevons du bureau établi à Londres.

Ils ont publié avec zèle les lettres du Roy qui nous recommandait à son peuple ; ils ont même pour la plupart accompagné ces publications d'éloges très flatteurs pour le clergé français et d'expressions bien propres à toucher les cœurs et à émouvoir la compassion de leurs auditeurs. Aussi leurs discours ont-ils toujours produit d'heureux effets et les quêtes faites en conséquence se sont trouvées très abondantes.

L'établissement au château de Vinchester a commencé vers le mois de novembre dernier par une colonie de 50 à 60 prêtres français ; depuis, le nombre s'en est accru chaque jour, à mesure que les logements étaient préparés pour les recevoir. Nous y sommes réunis aujourd'hui au nombre de 700 environ ; on prépare encore de nouveaux logements ; ainsi nous pourrons bien nous y trouver jusqu'à 8 à 9 cents. La chapelle d'abord plus que suffisante, est devenue beaucoup trop petite. On a joint un appartement adjacent plus élevé qui y communique par des ouvertures pratiquées exprès et forme comme une espèce de tribune. Par les soins et libéralités des personnes pieuses, les deux chapelles sont récemment décorées et fournies de tous les ornements nécessaires, on y a érigé six autels où nous avons *ad turnum* la consolation d'offrir de temps en temps le St-Sacrifice de la Messe. On en a dit pendant la belle saison depuis 5 heures et demie jusqu'à midi. La Messe de communauté qui se dit après la méditation est pour tous nos bienfaiteurs. Nos offices sont chantés festes et dimanches. Aux grandes solennités, il y a exposition du St-Sacrement, ainsi que les dimanches et jeudys de chaque semaine pour les saluts. Les autres jours, nous avons, le soir comme le matin, des prières particulières relatives aux circonstances présentes. Une partie de ces prières ont été rédigées par le Souverain Pontife qui y avait attaché des indulgences pendant un an. Le terme des indulgences était fixé au 25 may dernier, mais nous ne les avons pas moins continuées depuis. Comme le château est fort élevé notre chant est entendu dans presque toute la ville et même au-delà dans la campagne. Les Anglais en sont dans l'admiration et s'arrêtent souvent pour prendre plaisir à l'écouter.

Le Roy est instruit de tout ce qui nous concerne et il y prend un intérêt singulier, il aime beaucoup à s'entretenir des prêtres de Vinchester et c'est toujours avec attendrissement comme avec éloge qu'il en parle à ceux qui l'approchent. Cet excellent prince a placé près de nous pour nous protéger avec son régiment en cas de troubles milord Buckingham, ex-ministre, ancien vice-Roy d'Irlande, 1er marquis de la Grande-Bretagne et colonel général de la milice anglaise.

Sa Majesté ne pouvait faire un choix plus heureux pour nous. Monsieur de Buckingham ainsi que son estimable épouse sont continuellement occupés du soin de pourvoir aux moyens d'adoucir notre exil; il nous est impossible, Monseigneur, de vous détailler icy tous les biens que nous en recevons. Leur attention va jusqu'à prévenir nos désirs, et les amusements qui pourraient nous flatter pour occuper nos loisirs. Ils donnent à chacun selon son goût, des livres pour lire, du papier et des plumes pour écrire; des outils d'horlogerie, des métiers à broder ou à tapisser avec les instruments nécessaires et les matières premières, de la laine ou de la soye pour ceux qui veulent s'amuser à tricoter bas ou gants. Tous ces ouvrages sont au profit de ceux qui les font; Mme la Marquise se charge de les leur vendre; elle porte la complaisance jusqu'à servir elle-même de Maîtresse à ceux qui travaillent à des ouvrages qui sont de son ressort.

Ces admirables bienfaiteurs ont prévu tous nos différents goûts. Comme il y a dans l'enceinte du château beaucoup de terre propre à recevoir la culture et qu'il pourrait s'en trouver parmi nous qui aimassent le jardinage, ils ont fait faire en grande quantité tous les instruments convenables à ce genre de travail; ils fournissent toutes les graines ou plantes qu'on désire avoir. Plusieurs ont mis à profit cette générosité, nos cours sont devenues des jardins où se trouvent l'agréable et l'utile. Ils s'embellissent et s'enrichissent tous les jours par de nouveaux travaux, et nos bienfaiteurs en paraissent enchantés.

Au milieu de tous ces différents soins, ils s'occupent surtout de nos malades et de nos infirmes. Mme la Marquise

les visitent très souvent et veille à tous leurs besoins. C'est pour eux qu'elle a fait garnir nos cours de volailles et qu'elle fait nourrir au château jusqu'à des lapins privés. Quand ils sont convalescents, elle s'informe elle-même des choses qui pourraient flatter leur goût ; et tout ce qu'ils désirent en gras ou maigre leur est servi dans l'instant. Rien ne paraît lui coûter quand il s'agit de nous obliger ; et comme cette famille est très opulente, elle ne met point de bornes à sa générosité ; on vient de nous annoncer qu'elle avait fait venir de Londres des étoffes pour faire faire des gilets ou caleçons à tous ceux de nous qui désireraient en avoir pour la saison rigoureuse où nous entrons. Des pères et mères n'en agiraient jamais mieux envers leurs enfants chéris ; aussi les regardons-nous comme tels, et c'est avec une sensation de joye toujours vive et toujours nouvelle que nous les voyons l'un et l'autre soir et matin aller et venir au château pour y découvrir quelque nouveau moyen de nous être utiles. Ce qu'il y a surtout d'admirable en eux, c'est le ton et la manière populaire, affable et intéressante qu'ils y mettent, on dirait que c'est pour eux un bonheur de trouver à nous faire du bien.

Vous voyez, Monseigneur, combien la Providence a veillé sur nous. Nous ne sommes entrés dans ce long détail qui ne l'est pas encore autant qu'il pourrait l'être que parce que nous sommes persuadés qu'il ne peut manquer d'intéresser sensiblement votre Grandeur. Nous sommes donc tranquilles icy en attendant l'évènement que nous espérons pour rentrer dans notre infortunée patrie, plutôt pour nos malheureuses ouailles sur le sort desquelles nous ne cessons de gémir que pour nous-mêmes.

Mais, Monseigneur, nous sommes inquiets sur la situation de votre Grandeur. Nous osons espérer qu'elle voudra bien nous apprendre si la Providence lui a été aussi favorable qu'à nous, comme nous n'avons cessé de le désirer et de le demander dans nos prières publiques et particulières.

Nous avons l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

P. S. — Mme de Buckingham vient dans le moment de faire acheter une pièce de très belle toile pour en faire faire 18 nappes d'autel. Trois pour chacun de ceux érigés dans nos deux chapelles. C'est ainsi chaque jour de nouveaux traits de bienfaisance.

ARCHEVECHE DE PONDICHERY

(Des *Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.*)

La lettre suivante d'un prêtre hindou nous montre le missionnaire catholique aux prises avec un ennemi puissant, le plus grand obstacle peut-être à l'évangélisation des infidèles, le protestantisme. Dans cette lutte inégale où l'adversaire dispose de forces et de ressources immenses, nous aimons à enregistrer cependant les progrès de notre sainte religion. Les lignes suivantes sont, à ce point de vue, d'un très grand intérêt; puis, n'est-il pas touchant et n'est-ce pas une véritable récompense pour nos lecteurs d'entrer en relations avec les prêtres nés dans ces pays autrefois idolâtres et dont le baptême, la consécration au sacerdoce sont les fruits bénis de nos aumônes? On remarquera les sentiments élevés et la suave piété qui distinguent ce vénérable prêtre.

LETTRE DE M. MARIAPRAGASSAM, PRETRE INDI- GÈNE, A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PONDICHERY.

MONSEIGNEUR,

Je profite du loisir que les travaux des champs me procurent, pour faire une relation sur le mouvement de conversions dans mon district. J'espère que ce petit travail vous fera plaisir, et vous procurera quelques consolations.

Depuis quatre ans que ce mouvement a commencé, je n'ai pas travaillé à le créer; je le redoutais, au contraire. Les difficultés de tout genre qu'éprouvent mes confrères voisins, avec leurs nombreux néophytes, me faisaient trembler, je m'étais dit plusieurs fois: ce genre de vie n'est pas fait pour moi, il exige une grande énergie, une patience à toute épreuve et des ressources pécuniaires, toutes choses que je suis loin de posséder. Je me contentais donc de

m'occuper de mes deux mille cinq cents anciens chrétiens ; et je me persuadais que le bon Dieu ne me demandait pas davantage.

Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, et dont la bonté est infinie, a voulu, malgré moi, m'imposer ce ministère, et a daigné le bénir, bien au-delà de mes espérances ; il s'est servi, pour cela, suivant la marche ordinaire de sa Providence, des moyens les plus simples.

LES ENFANTS PRODIGES AU BERCAIL.

Il y avait à Kâney, village situé à 6 milles de Mogoor, quelques apostats, baptisés avant ou durant la dernière famine. Ils avaient complètement abjuré la foi, et même marié leurs filles à des païens. Comme c'était mon devoir, j'ai travaillé à les ramener, et, grâce à Dieu, j'ai réussi. Ces enfants prodiges, rentrés de bon cœur dans le foyer paternel, n'ont pas voulu y rester seuls ; de leur propre mouvement, ils ont travaillé, et décidé plusieurs païens de leur village à se faire catéchumènes. Ceux-ci avaient à Odiatour (5 milles nord-est de Mogoor) de proches parents, qui venaient les visiter de temps en temps ; ils ont réussi, à leur tour, à les décider à faire comme eux. J'avais ainsi plus de cinquante catéchumènes ; c'était le commencement du mouvement.

A Maleykoundour, situé à 2 milles, ouest de Mogoor, un autre apostat n'e voulait pas se rendre. A bout de ressources, je l'ai fait amener presque de force avec sa femme et ses enfants. Ils arrivent un dimanche matin ; mais ils sont toujours rebelles. Tous les moyens de persuasion sont inutiles. Le bon Dieu s'était réservé, à lui seul, le soin de les convertir. Depuis le matin, je ne m'étais plus occupé d'eux. Vers le soir, ils me saluent, à la manière des chrétiens, en me disant d'un air calme, mais repentant :

—Père, baptisez nos enfants.

J'étais tout étonné, et presque hors de moi.

—Comment ! vous étiez si rebelles ce matin !

—Nous détestons notre apostasie, et nous voulons redevenir enfants du bon Dieu, m'ont-ils répondu.

Inutile d'ajouter que mon âme s'élevait de toute sa force vers le Seigneur pour le remercier. Les enfants ont été

baptisés sur le champ; et ils s'en sont retournés contents et entièrement transformés.

APOSTAT DEVENANT APÔTRE.

La grâce travaillait Jean (c'est le nom du nouvel enfant prodigue). Animé de zèle, il voulait procurer à d'autres le bonheur dont il jouissait, et les faire comme lui, enfants de Dieu. Il a commencé par le plus riche paria de son village, et l'a amené, tout joyeux, au catéchuménat. Il a ensuite abordé ses deux frères; ceux-ci résistaient, temporisaient; mais le zèle patient de Jean a triomphé de leur résistance d'abord, de leur indifférence ensuite. Enfin il a si bien continué, que plus de la moitié des parias de son village, sont actuellement chrétiens.

Le mouvement s'étendait de plus en plus. La grâce de Dieu travaillait les païens, qui, de plusieurs villages, venaient spontanément demander le baptême. Le catéchuménat ne se désemplissait plus. Le bon Dieu s'est alors servi de deux nouveaux instruments pour activer encore le mouvement.

HISTOIRE TOUCHANTE DE MARIA.

Maria est une femme d'une cinquantaine d'années. Elle demeure à Maroudour 3 milles nord-ouest de Mogoor. Elle est née chrétienne, mais, devenue orpheline dès son bas âge, elle a été élevée et mariée par ses oncles à un protestant, il y a plus de trente ans. Depuis cette époque, elle a vécu elle-même et a marié plusieurs de ses enfants dans le protestantisme; mais la foi de son baptême la travaillait toujours et lui causait des remords. Deux choses surtout la faisaient souffrir: il ne lui était pas permis d'invoquer la Sainte-Vierge et les saints.

“ Le protestantisme ne procure aucune consolation spirituelle; il n'a aucun culte extérieur, qui, en frappant les sens, éclaire et fait du bien à l'âme. C'est une religion de ténèbres, disait-elle. ”

Après avoir longtemps résisté à la grâce qui la sollicitait, elle a fini par se rendre; elle s'est faite catéchumène avec son mari, ses enfants et ses gendres; et tous ont abjuré

l'hérésie, à la grande mortification des protestants, qui perdaient en elle un appui. Car Maria est habile à sa manière dans l'art de persuader, et avait gagné au protestantisme bon nombre de païens. Devenue catholique, elle a employé son habilité au service du bon Dieu, et a si bien réussi, que le dernier protestant de ce village est actuellement au catéchuménat; et il n'y reste plus qu'une famille païenne.

Son zèle s'est étendue jusqu'aux villages voisins, dont plusieurs familles sont déjà chrétiennes.

DIEU SE SERT DE TOUS LES INSTRUMENTS.

A Kârany (2 milles nord de Mogoor), les protestants ont une école et quelques adeptes. François était du nombre. Il a reçu un affront d'un de ses coréligionnaires et en a demandé justice au catéchiste protestant. Celui-ci craignait de se prononcer; car l'insulteur était influent. François, furieux, se présente chez moi, et veut se faire catholique. Les raisons qu'il me donnait n'étaient pas de nature à me satisfaire; sa mine dénotait un caractère vindicatif; il n'était pas marié, mais sa conduite était scandaleuse. Je l'ai donc renvoyé, sans lui faire de réponse. Mais il est revenu fréquemment à la charge, et il a tellement insisté qu'il m'a fallu le recevoir. Je l'ai éprouvé longtemps, et avant de le baptiser, j'ai exigé qu'il se reconciliât avec ses ennemis et qu'il les invitât à son mariage; ce qu'il a fait de bon cœur. Le baptême a fait de François un nouvel homme. Le zèle de la maison de Dieu le dévore. Il a converti plusieurs familles, tant protestantes que païennes. D'autres sont venues spontanément; et ce village est actuellement une des plus nombreuses chrétientés du district.

* * *

Le bon Dieu se sert encore d'autres moyens, pour attirer ses prédestinés. Je ne citerai qu'un exemple: Un jour, comme je faisais le catéchisme en plein air, je remarque, parmi les catéchumènes, une figure inconnue; c'est un homme d'environ quarante-cinq ans.

— Qui es-tu ?

—Je suis de Pillourampatton (3 milles ouest de Mogoor).

—Qu'es-tu-venu faire ici ?

—Je veux devenir enfant de Dieu.

—N'as-tu pas une femme et des enfants ?

—Ils viendront.

Après ce court interrogatoire, j'ai continué le catéchisme. Dès le premier moment libre que j'ai eu, je l'ai appelé et interrogé de nouveau ; et voici son histoire telle qu'il me l'a racontée :

“ Je suis le *padial* (espèce de serf) du plus riche Naïken de mon village. Il y a longtemps déjà, je lui ai emprunté 50 francs. Quoique je travaille nuit et jour comme *padial*, il exige, par une injustice criante, les intérêts de cette petite somme et les fait monter à un taux énorme. Il y a quelques années, calculant les intérêts à sa façon, il m'a fait signer un titre pour environ 125 fr. ; et aujourd'hui, il en exige un nouveau pour près de 250 fr. Si je refuse de le signer, je serai battu, battu cruellement. J'ai donc pris la fuite, et suis venu vous trouver. Je suis décidé à me faire enfant de Dieu ; c'est à lui, par votre intermédiaire, de me sauver.

— “ Quand arriveront ta femme et tes enfants ?

— “ J'ai pris la fuite du champ où je travaillais ; ils ne savent pas où je suis ; aussitôt qu'ils le sauront, ils arriveront. J'ai peur d'aller les chercher ; je serais pris et battu par le Naïken. ”

Je l'ai nommé Joseph et l'ai mis sous la protection de ce grand saint. Ses frères, cependant, le cherchaient et aussitôt qu'ils ont su qu'il était à Mogoor, ils y sont arrivés avec leurs propres familles, la famille de Joseph et deux autres nouvelles familles, dont les chefs étaient aussi *padials* du même Naïken, vingt-sept personnes en tout.

A peine le Naïken a-t-il su que ses *padials* étaient à Mogoor et voulaient se faire chrétiens, qu'il est entré en fureur. Il vomissait, contre moi, les injures les plus grossières ; il menaçait de ruiner et de chasser du village ces pauvres gens. Passant des menaces aux effets, il a fait enlever la haie qui entourait l'enclos de la maison de Joseph, y a laissé entrer les bœufs, et y a fait planter une grosse pierre, pour signifier que c'était un terrain public. Tous ces faits

étaient rapportés jour par jour à mes nouveaux catéchumènes; ils tremblaient, n'osaient plus se montrer dans leur village, et me priaient de les caser à Mogoor.

Pour moi, je faisais bonne contenance au dehors, et je les rassurais de mon mieux; mais, au fond, j'étais très inquiet. Le Naïken est riche, il a de l'influence. Lutter contre lui, je ne pouvais y songer. Pauvre, sans expérience des lois et des mille interprétations dont elles sont susceptibles, je ne pouvais entrer en procès contre lui, c'eût été me compromettre et perdre mes catéchumènes.

J'ai eu recours à mon refuge ordinaire en pareilles circonstances, je recommandais tous les jours mes malheureux catéchumènes à Saint-Joseph, et ce bon saint est venu à leur secours d'une manière inespérée.

Quand ils ont été suffisamment instruits, je les ai baptisés et renvoyés dans leur village, en les faisant accompagner d'un ancien chrétien, homme honnête, prudent et entendu dans les affaires des Catchéryes. Celui-ci, d'après mes instructions, a sommé le Naïken d'enlever la pierre qu'il avait plantée dans l'enclos de Joseph, et de remettre la haie dans son premier état. Evidente protection de Saint-Joseph! Le Naïken qui, jusqu'alors, avait été intraitable, est devenu doux comme un agneau et s'est exécuté de bonne grâce. Simon (c'est le nom de mon commissionnaire) l'a sommé ensuite de produire ses titres contre mes néophytes. Il s'est exécuté de la même façon; tout a été examiné et contrôlé; et ses prétentions ont été réduites à leur juste valeur. Depuis lors, il n'a pas osé inquiéter mes néophytes. Ils ne sont plus *padials*, ils cultivent tranquillement leurs petites terres et, le reste du temps, ils travaillent à la journée.

CONDUITE EXEMPLAIRE DES NÉOPHYTES.

Votre Grandeur voit, par cet exposé, comment le mouvement a commencé et s'est propagé, et comment il se maintient et se développe tous les jours. J'espère qu'elle jugera comme moi, qu'il est l'œuvre de la grâce, et que le doigt de Dieu y est manifeste.

Cette action de la grâce se montre plus évidemment dans

la conduite de nos néophytes. Elle est aussi bonne, aussi régulière, en général, qu'on peut le désirer. Le bon Dieu les éprouve quelquefois par des maladies ; et les païens de leur entourage ne manquent pas d'attribuer ces épreuves à la vengeance de leurs dieux, qu'ils ont abandonnés, et de leur conseiller, pour se guérir, diverses pratiques superstitieuses ou idolâtriques. Ils sont toujours énergiques, et renvoient avec horreur les tentateurs. J'ai vu quelquefois des familles entières, père, mère et enfants, tous souffrants, tous étendus par terre dans leurs misérables chaumières, mais résignés à la volonté de Dieu, et acceptant avec reconnaissance les petits secours que je leur donnais.

Quelques exemples particuliers prouveront mieux quelle influence la grâce exerce sur ces néophytes.

.

Vous savez combien il est difficile de faire abandonner, aux Vettyars, le service des pagodes. Quels pénibles efforts j'ai faits, sans toujours aboutir, dans les districts, que j'ai précédemment occupés. Or, parmi mes néophytes, je compte beaucoup de gens de cette catégorie.

Roch est de ce nombre. Il y a quatre ans qu'il est baptisé ; il est à peine âgé de trente ans. Les brahmes de son village sont riches et très influents. Ils l'ont sommé plusieurs fois de reprendre le service des pagodes, et il leur a toujours répondu catégoriquement :

— Exigez de moi tous les autres services, je suis prêt à vous obéir. Quant au service des pagodes, je ne le ferai pas ; je l'ai promis à Dieu.

Les brahmes irrités ont fait tout ce qu'ils ont pu pour le faire revenir sur sa résolution. Ils lui ont retiré ses revenus, ils l'ont fait mettre hors de caste par les autres parias du village. Ils ont menacé de lui enlever les rizières concédées pour son service par le Gouvernement. Sa résolution est toujours inébranlable : tout perdre plutôt que d'offenser Dieu. Mais Dieu ne l'a pas abandonné. Sa fermeté sur ce point seul, et son exactitude à remplir ses autres devoirs à

la satisfaction de tout le monde ont adouci les brahmes qui l'ont réintégré dans tous ses droits.

* * *

A Mélaykoundour, j'ai reçu, il y a trois ans, l'abjuration de deux jeunes protestants, du consentement de leur père, qui n'a pas voulu abandonner l'hérésie. Ce dernier, poussé par les catéchistes de la secte, fait, depuis un an, tout ce qu'il peut, pour les ramener au protestantisme. Peines perdues : les voies de douceur n'aboutissent pas ; les voies de rigueur ne réussissent pas mieux. Enfin, à bout de ressources, ce père dénaturé les a chassés de son toit. Toujours calmes, toujours soumis, malgré les persécutions paternelles, pas la moindre plainte, pas le moindre murmure n'est sorti de leur bouche. Chassés de leur maison, ils se sont retirés, avec leurs femmes, dans un tout petit abri qu'un autre néophyte leur a prêté, et, laissant leur père jouir seul de leurs propriétés, ils vivent tranquillement du travail de leurs mains.

OBSTACLES ET ÉPREUVES.

Ces consolants résultats ne s'acquièrent pas sans difficultés. Toutes les œuvres d'zines doivent être marquées du sceau de la croix. Les épreuves par lesquelles le bon Dieu me fait journellement passer sont si nombreuses, si variées, que je ne finirais pas si je voulais les raconter toutes. Je ne parlerai que des principales.

Les premières difficultés sont venues des protestants. J'ai déjà entretenu Votre Grandeur des misères que m'a faites le ministre allemand de Villoupouram.

Quand il a vu que toutes ses industries pour pervertir les néophytes n'aboutissaient pas, il s'est tourné du côté des anciens chrétiens, et a travaillé de tout son pouvoir à les entraîner au protestantisme. L'or qu'il faisait luire à leurs yeux, était son principal instrument de perversion. Il a tenté les chrétiens de Kalpatton : quoique très pauvres, ils l'ont énergiquement repoussé. Il a travaillé ceux de Kodoungal, qui se sont montrés aussi fermes. Il s'est alors adressé à ceux d'Accadon et leur a promis jusqu'à 5,000 fr. La tenta-

tion était trop forte. Durant plusieurs semaines, je tremblais ; j'étais dans des transes ; mes inquiétudes étaient d'autant plus vives, que ces chrétiens d'Accadon ne sont pas très-exemplaires, et qu'une défection en masse, de leur part, pouvait décourager mes néophytes et paralyser le mouvement.

J'avais l'âme déchirée, torturée par mille angoisses. Je ne cessais d'implorer l'assistance de Saint-Joseph mon puissant protecteur, et grâce à sa miséricordieuse intervention, je n'ai pas eu une seule apostasie à déplorer.

* * *

Si le bon Dieu m'accorde quelque repos de ce côté, il n'en est pas de même d'un autre genre de difficultés dont, dans sa miséricorde, il fait mon pain quotidien. J'ai parlé plus haut de la foi et de la bonne conduite de mes néophytes en général. Mais, hélas ! tous ne me donnent pas cette satisfaction.

Votre Grandeur connaît le chiffre des néophytes. Dans ce grand nombre, il doit nécessairement se rencontrer bien des misères qui ne devraient pas m'étonner ; la faible nature humaine ne peut pas ne pas se monter. Malgré cette réflexion que je me fais fréquemment à moi-même, mes inquiétudes ne se calment pas et me torturent nuit et jour. Pour tout dire en un mot, je n'ai jamais compris, comme je comprends depuis quatre ans, les chagrins, les souffrances, les douleurs, les déchirements de cœur et les mille angoisses que les enfants font éprouver à leur mère.

* * *

Troisième source de difficultés : les plus grandes de toutes sont causées par ma pauvreté et par les inquiétudes continuelles et poignantes qu'elle m'apporte avec elle.

Les résultats acquis depuis quatre ans sont consolants. Hélas ! ils eussent été bien plus considérables, si j'avais pu disposer de plus de ressources. Je ne puis m'empêcher de me représenter fréquemment que ces pauvres païens que ma pauvreté m'empêche d'acquiescer au bon Dieu, ont été rachetés

par le précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que son règne s'étend à mesure que le nombre des néophytes augmente et qu'ils doivent un jour orner sa couronne, et faire éternellement la joie et le bonheur de son Sacré Cœur.

Quand je me vois forcé par mon indigence, à refuser l'entrée du catéchuménat à des païens qui veulent devenir enfants de Dieu ; quand, dans les saisons sèches, de pauvres veuves, mourant de faim avec leurs enfants, me demandent le pain, qui doit leur conserver la vie, et une toile pour couvrir leur nudité, et que, fouillant dans ma pauvre bourse, je n'y trouve rien, rien absolument, quelle douleur !...

VICARIAT APOSTOLIQUE du BENIN

(Des *Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.*)

LETTRE DU R. P. PELLELET, MISSIONNAIRE A LAGOS

Au T. R. P. PLANQUE, supérieur général des Missions
Africaines de Lyon.

Me voici de retour d'Abéokuta après un court et bon voyage. Pères et religieuses, tout le monde se porte bien. Le R. P. François était fort occupé à diriger les travaux de construction de la nouvelle école de Sœurs. Cette bâtisse en terre et couverte de paille ne coûtera que peu de chose à la mission, grâce à la coopération des chrétiens qui ont montré beaucoup de zèle. L'école est presque terminée. Il reste encore à en faire une seconde pour les garçons. Un nouveau terrain vient d'être donné à cet effet tout près de la mission par le chef de l'endroit. La construction est renvoyée à plus tard, faute de ressources.

Le R. P. François et moi avons fait une visite à Onilado, chef des Oghoni; il n'est pas le roi, mais il gouverne. Il nous a très bien reçus. Pendant que nous causions le plus amicalement du monde, un des grands qui l'entouraient ne trouva rien de plus naturel que de nous demander des nouvelles de nos femmes.

Mais les autres se récrièrent aussitôt :

“ Comment, tu ne sais pas encore que les Pères n'ont pas de femmes ! ”

Tous ceux qui connaissent les Pères savent bien en effet que nous ne sommes pas mariés, mais comment un noir, qui n'a eu de relations qu'avec les noirs, le soupçonnerait-il ? Ceux-mêmes qui sont certains du fait ne peuvent l'expliquer. Aussi le R. P. François ne voulut-il pas laisser échapper une belle occasion d'affirmer le caractère et le dévouement des missionnaires.

“ Oui, c'est vrai, dit-il, les Pères n'ont pas de femmes. Dieu le veut ainsi pour nous faire ses messagers sur la terre. Nous devons porter aux hommes la parole de Dieu (dans leur style les Egbas appellent les missionnaires les messagers de Dieu, les hommes qui donnent la parole de Dieu). Pour accréditer notre mission, Dieu lui-même nous accorde la force de faire ce qui vous paraît impossible.

“ Et d'ailleurs, beaucoup d'entre vous connaissent assez notre histoire pour savoir que la plupart des Pères qui m'ont précédé à Abéokuta sont morts victimes de ce climat ; vous savez les services gratuits qu'ils ont rendus de tous côtés, les malades soignés, les enfants nourris, vêtus et instruits ; vous admirez l'église et les maisons que nous avons bâties dans votre ville, en un mot ; vous connaissez les sommes considérables que nous avons dépensées au milieu de vous et pour vous, car ces maisons, nous ne les emporterons pas. Tout cela a été fait sans qu'il vous en coûtât rien. Or, pensez-vous que, si nous avions femme et enfants, nous viendrions nous exposer ainsi à la mort ? Pensez-vous que, au lieu de dépenser tant d'argent pour vos enfants et pour votre ville, nous ne chercherions pas plutôt à nous enrichir ? Non, non, notre femme, c'est la terre des Egbas ; nos enfants, ce sont vos enfants. Notre fortune, notre cœur, notre vie, tout vous appartient.”

Onilado, se tournant alors vers les chefs, leur dit :

— Qui donc parlera mal des Pères ? Y a-t-il quelqu'un au monde qui aime les Egbas autant qu'eux ?

* * *

C'est bien toujours ce même Onilado qui, il y a dix-huit mois, a lutté seul contre tous les chefs coalisés par les protestants pour chasser les missionnaires et les Sœurs, et après l'arrêt d'expulsion rendu en palabre générale, a triomphé contre tous et leur a fait rapporter eux-mêmes la sentence, puis déclarer que la mission continuerait au milieu d'eux.

Depuis cette époque nous avons vu croître de jour en jour le nombre de ceux qui venaient nous visiter. De tous les quartiers on a voulu voir ceux que les chefs avaient condamnés à quitter la ville et qu'Onilado avait si courageusement défendus.

Nous sommes aussi allés saluer Salomi, chef d'un quartier assez éloigné de la mission ; il y a longtemps déjà qu'il insiste pour que l'on fonde une école dans sa ville. Il a fait baptiser plusieurs de ses enfants. Sa famille à elle seule ferait une école respectable. Le quartier est bien peuplé. On aurait là toute chance de succès ; il sera bon d'accepter le terrain que ce chef nous offre et d'y établir des classes aussitôt que nous aurons assez d'argent pour cela.

On nous demande encore dans un autre quartier de la ville.

* * *

L'église est pleine chaque dimanche, matin et soir ; les baptêmes abondent et tout fait prévoir un progrès consolant pour la mission. Le P. Beauquis fait force médecine. Il passe une partie de chaque jour au milieu des patients qui peuvent venir à la maison ; le reste de la journée est employé à faire des visites à domicile. A certaines heures on prendrait la mission pour un hôpital. Ce que le P. Beauquis fait pour les hommes, la sœur Monique le fait pour les femmes. Cela demande beaucoup de travail et souvent un travail bien repoussant ; mais c'est là un ministère fructueux. Par ce moyen, les Pères deviennent de plus en plus populaires.

* * *

Le lendemain de mon départ Onilado est allé visiter notre maison. Les Pères ont été enchantés. Il est vrai que ce chef se montre toujours très favorable à la mission.

PREFECTURE DU LABRADOR

ST-JOSEPH À L'ŒUVRE

11 Septembre, 1890.

A Mgr. H. TETU, Prélat Dom. de Sa Sainteté.

Cher Confrère et Ami,

Vos chaudes sympathies pour moi et les œuvres religieuses du Labrador me touchent plus que je ne saurais le dire. C'est un baiser que nous envoie par vous ce cher Québec qui m'accueille chaque année avec tant de cordialité. Merci de tout cœur.

Vous m'assurez que les Associés de la Propagation de la Foi aimeraient à connaître les progrès que la Religion et les Lettres font dans ma Préfecture. Si j'avais de grandes ressources, les progrès seraient à ravir : car la bonne volonté n'a pu égaler les besoins, tout en étant bien supérieure aux moyens d'action. Pourtant, et Dieu en soit béni, beaucoup a pu être accompli, et le détail vous édifiera ainsi que les pieux fidèles.

Et d'abord, notre plus vive reconnaissance est due à son Eminence. Car, sans son entier dévouement à nos intérêts, que deviendrions-nous ? Son cœur paternel fait siennes nos peines et nos joies. Dans cette rude saison d'hiver labradorien, alors que je meurs d'inquiétude à la pensée des souffrances, des ennuis, des épreuves de toute sorte de mes zélés collaborateurs, il ne se passe guère un mois sans que je ne reçoive de lui une lettre d'encouragement et de bénédictions. Ce trésor est aussitôt communiqué aux autres Missionnaires, et quelle joie parmi nous de nous savoir bénis par notre Primat, notre Père, d'apprendre de sa propre bouche que

chaque jour nous avons mention en ses prières ainsi que place dans ses pensées et son cœur.

Ma Préfecture se divise en 8 immenses dessertes, outre ma Résidence : la plupart exigeraient la présence de 2 prêtres, et même y seraient-ils sans cesse sur pied. Seul je garde près de moi un Confrère, afin d'assurer, pendant mes absences, les secours religieux aux 150 familles, au Couvent et à la Réforme groupés autour de mon église.

Oh ! le fardeau de l'isolement pour un Missionnaire, surtout en hiver ! Son cœur tressaille de joie quand il chausse ses raquettes, et se dirige vers les postes isolés confiés à sa sollicitude. Il goûte d'avance la joie de l'arrivée parmi ses chers enfants spirituels ; chaque pas le rapproche d'eux. Il se figure les presser sur son cœur et contempler leurs visages rayonnants ; il les voit autour de lui, recevant avec avidité ses instructions et ses avis paternels. Son séjour, il le sait, apaisera toute discorde, détruira tous scandales et guérira toute blessure. En quelques jours, tout reprendra vigueur, et il ne les quittera, au milieu de regrets et de touchants adieux, que pour courir à une autre chrétienté où s'opèreront les mêmes merveilles.

Mais, après avoir parcouru tout son vaste champ, l'avoir arrosé de ses sueurs, il revient avec les gerbes de ses mérites. La nature exige quelque repos après de tels labeurs. Le voilà en son pauvre logis, seul avec lui-même. *Hæc est hora tenebrarum*. Douleureuse réaction qui est un crucifiant martyre ! Que Dieu soit alors avec nous en ces tribulations, qu'il nous soutienne en ces heures ténébreuses, et qu'il ramène paix et joie au cœur de son Missionnaire !

Oui, c'est là la grande épreuve : l'isolement et l'ennui. Mais le Missionnaire n'est pas seul. Dans l'humble tabernacle de sa chapelle, il a son frère, Celui qui a couru le premier après les brebis dispersées, qui a ouvert la route apostolique et qui voit avec bonheur son prêtre revenir de la conquête des âmes, et déposer ses lauriers aux pieds de son Jésus qui l'embaume alors de consolations. *Jucunditatem et exultationem thesaurizabit super eum*. Ces moments de bonheur sont un beau dédommagement des fatigues corporelles. Mais ils sont achetés quelquefois au prix d'heures affreuses

de tristesse où l'âme affaissée se sent comme mourir. Seigneur, n'oubliez pas que nous sommes en cet isolement pour sauver vos propres enfants. Soyez-nous alors refuge et force. Surtout, en faveur de l'immense Mission de Votre Sacré-Cœur de Bonne Espérance, inspirez la générosité à quelque âme bienfaisante, pour qu'elle fournisse la subsistance et la rétribution d'un compagnon de vie au Missionnaire qui y est chargé d'une desserte de 80 lieues de côtes, à travers mille dangers.

Depuis quelques années, la Pointe-aux-Esquimaux passe par l'épreuve d'une grande détresse. L'unique ressource est la rêche, et cette ressource manque souvent; alors tout est paralysé. Le crédit fait défaut, aucun ouvrage rémunérateur, aucun aide local. La nudité se joint à la famine. Il faut chercher du secours au loin. Et toutes les œuvres sont en danger imminent.

J'ai été ainsi éprouvé trois fois, depuis 8 ans que je suis chargé de cette Préfecture. Chaque fois, j'ai crié vers Québec, et Québec n'a pas trompé mon attente. Nous avons pu ainsi tenir la main à la charrue, et continuer l'œuvre de Dieu. *Misericordiae Domini quia non sumus consumpti.* C'est alors que nous avons béni Dieu en ses amis généreux, et nous avons repris courage.

Les écoles courent alors un grand danger. Même dans les années un peu plus prospères, il est bien difficile de recruter au loin des Institutrices. Les voyages sont longs, coûteux et pénibles, le séjour du Labrador ennuyant et redouté. Puis, le plus grand nombre ne font qu'y passer un an ou deux. Le seul remède était de former nos propres Institutrices. Mais ce projet, était traité de chimère. Je mis le tout sous la protection de St. Joseph, et, grâce à lui, la chimère est devenue une réalité, et en peu de temps, à titre d'essai, on obtint quatre Sœurs de Charité de Québec. Une maison délabrée fut réparée à la hâte. Au bout d'un mois d'efforts, un petit Oratoire y recevait et conservait Jésus-Hostie, en même temps que la statue de St. Joseph était installée sur le toit comme Père nourricier et pourvoyeur attiré. Trois classes s'ouvraient avec une joie et un entrain incroyables. A part l'enseignement, les Sœurs visitaient les

malades et faisaient elles-mêmes tous les ouvrages de leur maison. L'année suivante, une petite maison est achetée, amenée par corvée publique, et, à titre de cuisine accolée à ce qu'on osait appeler *Couvent de St Joseph du Labrador*.

L'espace manquait de tous côtés à ce couvent, malgré sa petite taille. On s'empara de quelque pieds de rivage pour former un petit jardin : la mer respecta l'héritage de St-Joseph, et ne s'est approchée que deux fois de la palissade sans même la franchir. A l'arrière du couvent, on installa la statue du cher Protecteur sur la palissade, et on le supplia de ne nous point faire la peine et l'affront d'y passer tout l'hiver, ce qui arriverait certainement tant qu'il n'aurait pas agrandi notre terrain. Quelques mois se passèrent, et St-Joseph semblait aussi sourd qu'insensible. Que de prières pourtant nous lui adressions ! Voilà que des circonstances imprévues amènent une offre acceptable : un passage plus que suffisant est offert, et nous sommes moins à l'étroit.

Puis successivement trois autres bâtisses sont amenées, et agrandissent la maison de St-Joseph. On les disposa en une aile distincte pour les classes, et on l'appela *Aile St-François-Xavier*, patron de Messire Plamondon, un des premiers Missionnaires ambulants de ces côtes. Cette attention fut récompensée par le don d'une jolie statue de l'Apôtre des Indes posée sur le toit de cette aile. Une étable et une grange sont amenées et installées tout près. Enfin, grâce à un échange inespéré, l'unique voisin est renvoyé au loin, et son terrain assure cour à bois et à animaux.

Tout en remerciant notre aimable et puissant protecteur, tout en suivant avec joie les progrès des classes, les années de disette venaient nous effrayer sur la stabilité de cette œuvre. Un vœu est fait à St-Joseph de garder en son honneur une pensionnaire gratuite, s'il consolidait ces heureux commencements.

Nous fûmes alors inspirés de prier le gouvernement d'ouvrir en notre couvent une école d'industrie et de réforme, avec subvention spéciale. Les difficultés s'applanirent par enchantement, et une dizaine de filles furent internées. Il fallut encore agrandir peu à peu, faire de

nouvelles divisions adaptées à ces pensionnaires. Et aujourd'hui une trentaine de ces enfants, sous les soins vigilants des Sœurs, se forment à tous les ouvrages d'une maison : soins des appartements, du jardin, des volailles et animaux, préparation et cuisson des aliments, aussi cuire le pain, tricoter, rapiécer, faire leurs propres habits—outré quelques heures de classe par jour. Leur langage et leurs manières s'améliorent aussi graduellement. L'instruction religieuse est aussi l'objet d'un soin tout particulier et journalier.

Mais il fallait à cette intéressante communauté une cour pour les ébats. On remit donc St-Joseph sur la palissade, et au bout de trois mois, un joli champ nous était vendu, et le grand Pourvoyeur en faisait processionnellement le tour en triomphateur. Et une pensionnaire gratuite est installée avec joie comme trophée de cette victoire sur des obstacles réputés insurmontables.

Autre difficulté que je n'avais pas prévue. Dans ma Préfecture quelques familles sont assez riches pour mettre leurs enfants au couvent, en payant leur pension. Quand je les invitai à nous les confier, on refusa à cause du nom d'Ecole de Réforme qui froissait. Il fallait donc avoir un pensionnat tout-à-fait séparé de la Réforme, mais de sérieuses difficultés s'opposaient à réaliser ce plan. Encore un vœu fait à St-Joseph. Et voilà que nous agrandissons de beaucoup le couvent, nous y ajoutons un étage surmonté d'un toit en mansarde. Le tout forme un ensemble régulier et très joli. Des appartements tout-à-fait suffisants et bien aérés reçoivent 4 pensionnaires payantes (sur les 7 que nous avons imposées à St-Joseph) et autant gratuites.

Voilà des œuvres qui se soutiendront d'elles-mêmes, et par suite assureront l'existence du couvent.

L'intention principale qui avait fait fixer les Sœurs à la Pointe-aux-Esquimaux n'était pas oubliée. Le couvent devait être surtout la *Fabrique d'Institutrices* pour la Préfecture. Se rendant avec une parfaite bonne grâce à ma demande, le gouvernement voulut bien établir chez moi un Bureau d'Examineurs avec droit d'accorder Diplômes d'Ecoles Élémentaires. Ce printemps, 5 filles qui terminaient le Cours Élémentaire subirent un examen devant ce Bureau,

et en sortirent avec succès complet—avec grande distinction, telle fut la note méritée. Déjà 7 élèves de notre couvent ont été ou sont actuellement employées dans l'enseignement, et donnent parfaite satisfaction.

Sans doute, il en a coûté bien cher pour arriver à pareil résultat. Bien des fois, il a fallu tendre la main, et toujours Dieu et St-Joseph ont inspiré la charité pour nous au cœur de leurs amis. Quelques besoins, même assez sérieux, existent encore. Ainsi un harmonium ou piano pour donner plus de ton et de solennité aux fêtes du couvent, le mobilier du pensionnat, une de ces vaches merveilleuses qui ne meurt pas et ne tarit jamais, de la même monnaie pour payer pompes, four, etc. Cette fois, ne sachant au juste vers quel côté il fallait tourner St-Joseph, nous l'avons laissé sur son autel, entouré de fleurs écloses dans ses propres parterres, et nous levons vers lui des mains suppliantes. Il s'agit de parfaire et compléter son œuvre : *ipse videat*. Une grande et belle statue de notre protecteur va être placée sur le sommet de tout l'édifice, pour dominer au loin et la terre et les flots : il serait pénible de là laisser là-haut exposée à l'injure du temps. Il faut l'abriter sous une coupole vitrée qui sera le couronnement de l'œuvre et proclamera que là St-Joseph règne et commande. J'ignore lequel de ses amis nous érigeira cette coupole : je répète en toute confiance : *ipse videat*.

A fructibus eorum cognoscetis eos. Notre Couvent de Saint-Joseph du Labrador n'en est encore qu'à sa première floraison ; même on n'a pas fini de le construire, et déjà ses précieux fruits nous rejouissent. A part les nombreux externes qui encombrant ses classes, à part ses 34 élèves de la Réforme, son petit Pensionnat, les 7 institutrices sorties de son sein, voilà qu'une de ses élèves vient d'entrer au Noviciat des Sœurs de Charité. D'autres la suivront de près, et seront les actions de grâce vivantes présentées par notre Couvent naissant à l'Eglise de Québec, notre mère commune. *Benedicite, glacies et nives Domino.*—(A continuer.)

F. X. Bossé, P. Préf. Apostolique du Labrador.

VOYAGE D'EXPLORATION

D'UN PÈRE DOMINICAÏN

— CHEZ LES —

TRIBUS SAUVAGES DE L'ÉQUATEUR

(AMÉRIQUE DU SUD) (1)

XVI

DE CANÉLOS A PACAYACU—LE BOBONAZA—UNE FRANÇAISE DONT
LE NOM MÉRITE DE PASSER A LA POSTÉRITÉ.

(Suite.)

Cette grande, poétique, mais terrible rivière, qui, des sommets du Llanganate à Andoas, où elle se perd dans le Pastazza, ne mesure pas moins de deux cents lieues, fut visitée au siècle dernier..., et par qui?... Par une Française! Oui, une Française descendit le Bobonaza jusqu'au Pastazza, puis le Pastazza jusqu'à l'Amazone, puis l'Amazone jusqu'à l'Atlantique! Jamais je n'ai rien lu de plus tragique, de plus émouvant que le récit de ce voyage. Je dois à cette femme téméraire, mais héroïque, une mention qu'aucun de mes lecteurs et surtout de mes lectrices ne refusera de ratifier.

Comment cette infortunée voyageuse fut-elle amenée à faire cette traversée inconcevable, le voici. Son mari, M. Godin des Onais, (l'héroïne était une demoiselle de la famille de

(1) Voir Annales de la Prop. de la Foi, No. 39, p. 210, octobre 1889, No. 40, p. 355, février 1890 et No. 41, juin 1890, p. 444.

Grandmaison) faisait partie de l'expédition scientifique commandée par Lacondamine au siècle dernier. Des affaires urgentes obligent le mari à s'embarquer pour la Guyane française. Sa femme, laissée par lui à Cuenca, se meurt de chagrin pendant son absence : elle veut absolument le rejoindre. De faire le tour de l'Amérique, c'est bien long ! et en vraie Française elle est impatiente d'arriver au but. N'y aurait-il pas un chemin plus direct ? Est-il donc impossible de traverser l'Amérique de part en part, d'aller aborder à l'embouchure de l'Amazone et sur les côtes même de la Guyane ?

— Non, ma fille, ce n'est pas impossible, ” répond son confesseur, le Provincial des Dominicains, à qui elle faisait part de ses projets, ce n'est pas impossible, mais c'est très difficile ! Cependant, si vous vous y décidez, nos missionnaires n'épargneront rien pour vous aider dans ce périlleux voyage. ”

“ Ce n'est pas impossible ? je n'en demande pas davantage. ”

Et de suite elle se met en route ! Mais laissons la parole à son mari, écoutons le récit qu'il fit lui-même de cette aventure à M. Lacondamine.

“ Ma femme était partie en octobre 1769, avec son frère, quelques amis et une escorte de trente et un Indiens, pour la porter, elle et son bagage, car vous n'ignorez pas que ce chemin n'est pas praticable, même pour des mulets... A peine arrivés à Canélos, les Indiens retournent sur leurs pas ; vous savez, monsieur, combien de fois ils nous ont abandonnés nous-mêmes sur nos montagnes, sans le moindre prétexte, pendant le cours de nos opérations scientifiques. Il ne restait à Canélos que deux Indiens échappés à la petite vérole, qui venait de sévir dans la tribu : ils n'avaient pas de canot. Ils promirent cependant de lui en faire un et de la conduire à la mission d'Andoas, environ douze journées plus bas, en descendant la rivière de Bobonaza, distance qu'on peut évaluer à cent quarante ou cent cinquante lieues : elle les paye d'avance ; le canot achevé, on quitte Canélos, on navigue deux jours, puis on s'arrête pour la nuit. Le lendemain matin, les deux Indiens avaient disparu ! La troupe infortunée se rembarque sans guide, et la première

journée se passe sans accident. Le lendemain, sur le midi, nos voyageurs rencontrent un canot, monté par un Indien convalescent, qui consent à les accompagner et à diriger la pirogue. Trois jours après, en voulant ramasser un chapeau qui venait de tomber à l'eau, l'Indien y tombe lui-même ; il n'a pas la force de gagner le bord et se noie ! Voilà de nouveau le canot sans pilote et dirigé par des gens qui ignorent la moindre manœuvre, aussi fut-il bientôt inondé, ce qui obligea les voyageurs de descendre à terre, et de s'y faire un carbet. Ils n'étaient plus qu'à cinq ou six journées d'Andoas, l'un d'eux, le sieur R..., s'offrit à y aller, et partit avec un autre Français de sa compagnie et le fidèle nègre de Mme Godin qu'elle leur donne pour les aider.

“ Le sieur R... avait promis, en partant, à Mme Godin et à ses frères que, sous quinze jours, ils recevraient un canot et des Indiens... Au lieu de quinze jours on en attendit vingt-cinq ; puis perdant l'espérance de voir arriver le secours annoncé, les voyageurs construisirent un radeau, sur lequel ils montèrent avec quelques vivres et leurs effets. Le radeau mal dirigé heurta contre une branche submergée et chavira : les effets furent perdus ; mais personne ne périt, grâce au peu de largeur de la rivière en cet endroit. Mme Godin, après avoir plongé deux fois fut sauvée par ses frères.

“ Réduite à une situation plus triste encore que jamais, la petite troupe résolut de suivre à pied le bord de la rivière. Quelle entreprise ! Vous savez, monsieur, que les rives de ces fleuves sont garnies d'un fourré d'herbes, de lianes et d'arbustes, où l'on ne peut se faire jour que la serpe à la main, en perdant beaucoup de temps. Il leur fut donc impossible d'avancer, et ils se virent contraints de retourner à leur carbet ; ils prennent les vivres qu'ils y avaient laissés et se mettent en route à pied. Ils s'aperçoivent, en suivant les bords de la rivière, que les sinuosités allongent beaucoup le chemin, ils entrent dans le bois pour les éviter et peu de jours après ils s'y perdent ! Fatigués de tant de marches, blessés aux pieds par les ronces et les épines, leurs vivres épuisés, pressés par la soif, ils n'avaient d'autres ressources que quelques graines, des fruits sauvages et des choux palmistes. Enfin les forces leur manquent,

ils s'asseyent découragés et ne peuvent plus se relever. Là, ils attendent leur dernière heure : en trois ou quatre jours ils meurent l'un après l'autre. Mme Godin, étendue à côté du cadavre de ses frères et de ses compagnons, resta deux jours anéantie, en proie à une soif ardente. Enfin, la Providence qui veillait sur elle, lui donna le courage et la force de se traîner et d'aller chercher le salut qui l'attendait. Elle se trouvait sans chaussures, demi-nue : elle coupa les souliers de ses frères, et s'en attacha les semelles aux pieds. Il lui fallut marcher neuf jours. Elle fut neuf jours seule, après avoir quitté le lieu où elle avait vu ses frères et ses domestiques rendre le dernier soupir, avant d'arriver au bord du Bobonaza. Le souvenir du long et affreux spectacle dont elle avait été témoin, l'horreur de la solitude et de la nuit dans ce désert, la frayeur de la mort toujours présente à ses yeux, firent sur elle une telle impression, qu'en quelques jours ses cheveux avaient blanchi. Enfin, deux Indiens, pris de pitié, la transportèrent à Andoas."

.

Dieu merci, ma navigation ne ressembla en rien aux aventures ultra-tragiques que l'on vient de lire : ce fut la plus agrémentée que nous fîmes jamais. Mes Indiens, froids de joie, se livraient à des saillies, à des jeux, à des gambades qui eussent déridé le front le plus sombre. Elias, tout en ramant, me raconte les épisodes de la dernière guerre, le nombre de tambos incendiés, de Chirapas égorgés.

"—J'en ai tué trois, Père; mais j'en aurais tué bien davantage, si Basilio n'avait poussé un cri qui trahit notre Présence et permit aux Chirapas de s'échapper à travers les bois !

"—Et des femmes et des enfants, que faites-vous, Elias ?"

Cette question embarrassante lui fait baisser la tête ; il se tait, mais son silence m'en dit assez sur les horreurs qui durent se commettre pendant cette expédition militaire.

"—Père, dit Palate, qui remarque l'impression pénible produite en moi par cette révélation, Père, il n'est pas bon de laisser vivre les fils de la vipère : ils grandiront et mangeront un jour comme leurs mères !

“—Mon fils, lui dis-je avec douceur et tristesse, les fils de la vipère n'ont rien à voir avec les fils des Jivaros ; ceux-là sont venimeux par nature, incorrigibles ; ceux-ci sont susceptibles d'éducation et peuvent devenir de parfaits chrétiens. Dis-moi, les jeunes Jivaros que tu as conquis dans tes guerres, sont-ils donc moins bons, moins dévoués à la foi chrétienne que tes Canélos ?

“—C'est vrai, Père ; mais vois-tu, ces *humbras* ne veulent pas m'écouter. Ils prennent leur plaisir à éventrer les femmes, à piétiner le cadavre des enfants. Ah ! si tu les voyais à l'œuvre, c'est horrible !...

“—Assez, Palate, assez ! ”

Triste et rêveur, je me pris à considérer ces jeunes gens, si grands, si beaux, si allègres, qui me conduisaient en triomphe chez leurs alliés, et faisant de tristes réflexions sur leur cruauté, sur leur inconstance, et pour tout dire enfin, sur leur perfidie, je me disais : Mon Dieu, qui sait si ceux qui m'accablent aujourd'hui de caresses ne me noieront pas demain dans les eaux de cette belle rivière ; qui sait-s'ils ne me passeront pas leurs lances à travers le corps ! Le Calvaire suivit de si près l'Hosanna, et le sort du missionnaire est si semblable à celui de son Sauveur !

XII

RENCONTRE DU VIEUX MARCELLIN.

Les jeux folâtres de mes Indiens m'arrachent vite à ces idées tristes. A peine avons-nous passé devant l'embouchure du Pava-Yacu, affluent de la rive droite, puis du Tzatzapi-Uchilla, affluent de la rive gauche, qu'ils commencent à pêcher, à chasser, à faire toutes les folies imaginables. L'un se suspend aux branches d'un *pacaïs* qui s'avance sur la rivière et, par une série de rétablissements qui eussent effrayé l'acrobate le plus exercé, s'élève rapidement jusqu'au sommet de l'arbre. Tous les fruits qui sont à sa portée, il les cueille, les jette à l'eau, pique une tête dans la rivière, court après ses *pacaïs* que le courant disperse et emporte, et

vient les déposer dans notre pirogue. Ce sont des gousses énormes, des fèves gigantesques ; quelques-unes mesurent quatre-vingts centimètres ! Les Indiens les ouvrent, jettent les graines noirs, dures et amères dont nous n'avions que faire, et nous offrent le placenta blanc, sucré et parfumé qui les enveloppe. C'est un manger délicieux, mais ..fort indigeste !

Pendant que nous dégustons les pacais, les jeux continuent. Tous les Indiens du second canot se sont jetés à l'eau, deux des nôtres les imitent et les évolutions commencent ! Tous plongent ensemble dans l'immense et profond bassin, montent, descendent, nagent en biais, nagent en rond, nagent en boule, roulant et tourbillonnant comme les roues d'un bateau à vapeur. Puis ils paraissent un instant pour reprendre haleine, disparaissent de nouveau. Je les vois se poursuivre, se croiser dans toutes les directions ; ils étendent les bras comme pour saisir un objet invisible, avancent la tête, ouvrent la bouche comme pour happer une proie. L'eau tourbillonne à la surface, des vagues de fond secouent nos pirogues et vont déferler avec bruit contre les pierres et les récifs : toute la rivière est en ébullition !

“ —Mais c'est admirable, dis-je au P. Pérez, cela dépasse tout ce que l'on dit de leur prodigieuse dextérité ; ces hommes nagent comme des poissons !

“ —Vous verrez que les poissons eux-mêmes ne peuvent rivaliser avec ces amphibiens. Mon cher, vos Canélos sont les premiers pêcheurs et chasseurs de l'univers, vous en aurez bientôt des preuves !”

Quelle n'est pas ma stupéfaction lorsque je les vois revenir à la surface, portant chacun un ou deux poissons ! Celui-ci retient sa proie par les ouïes, celui-là lui mord la queue, l'étreint entre ses mâchoires ! Deux d'entre eux qui revenaient les mains vides, se cramponnent à l'arrière de la pirogue, lèvent les jambes en l'air, et, poussant un cri, laissent tomber leur proie dans l'embarcation : ils la tenaient avec les pieds ! oui, avec les pieds ! et ce n'était pas la première fois que je remarquais que nos sauvages avaient le pied préhensif comme le singe. Lorsqu'ils marchent sur les pierres glissantes des rivières, sur les branches humides

et gluantés des grands arbres, leur pied se replie, il devient en quelque sorte crochu, il se cramponne comme des mains. Ce n'est pas à dire que leur organisation, soit différente de la nôtre et qu'il y ait une parenté anatomique entre eux et l'espèce simienne ; pas n'est besoin de recourir à une hypothèse inutile et en contradiction manifeste avec l'expérience. L'habitude qui est une seconde nature explique tout. Dès leur enfance et par le fait même des exercices auxquels on les soumettait, ils se sont accoutumés au maniement du pied, comme le clown, comme l'acrobate, s'exercent aux torsions violentes de la colonne vertébrale, aux postures et aux mouvements les plus contraires à ceux que la nature elle-même nous enseigne.

Mais ce n'était là que le prodrome d'une pêche infiniment plus fructueuse. Après un instant de repos, mes amphibiens se jettent à l'eau, la lance à la main. Ils se divisent en deux bandes : l'une se dirige vers la rive droite, l'autre vers la rive gauche. Les bériges étaient couvertes et comme tapissées d'un treillis de racines et d'une innombrable variété de plantes : ils se cramponnent d'une main aux racines et de l'autre donnent des coups de lance dans toutes les directions. Je compris vite la tactique : le poisson poursuivi, traqué dans l'immense bassin que les Indiens avaient exploré, s'était réfugié dans les anfractuosités de la rive, entre les racines des arbres. C'est là que les Indiens l'attendaient. En moins d'un quart d'heure, ils en transpercèrent une cinquantaine et nous les apportèrent en poussant des cris de joie.

En même temps, Palate, qui s'était éloigné seul avec son filet et fièrement campé sur l'un des récifs semés au milieu d'un rapide, Palate revient triomphant, portant un bagre magnifique : il ne mesure pas moins de soixante centimètres !

“ —Père, tout ce que Palate pêchera ou chassera, je te l'abandonne !”

Et il jette l'énorme bagre à mes pieds.

“ —Merci, mon brave Palate, merci ! Mais dis-moi, comment s'appellent ces différents poissons ? Celui-ci, par exemple ? ” et je lui montre le bagre.

“ — *Chalua*, ” répondit-il sans hésiter.

Or, *chalua* est un terme générique qui veut dire poisson et rien de plus.

“ — Et cet autre ?

“ — *Chalua*.

“ — Et celui-ci, dont le corps est noir, effilé, gluant comme celui d'une anguille ?

“ — *Chalua*. ”

J'en savais long !

Ainsi sont les Indiens ; leur langue est vague comme leurs pensées, le nom générique est souvent le seul qu'ils connaissent : tous les poissons sont des *chalua*, tous les palmiers des *chonta*, toutes les essences de la forêt des *yura*.

Basilio, qui avait remarqué que j'aimais les fleurs, apporté à mes pieds toute une brassée d'énothères aux fleurs jaunes.

“ — Comment s'appelle cette fleur, Basilio ?

“ — *Sisa*. ”

Or, *sisa* veut dire fleur et rien de plus ! Cette langue indéterminée est celle des peuples enfants ; si nous voulons bien nous souvenir, ce fut aussi la nôtre. Enfant, je ne reconnaisais que deux espèces d'arbres ; le chêne et le pommier ; j'appelais chênes tous les arbres improductifs et pommiers tous les arbres fruitiers ! Hors de ces deux catégories, je ne distinguais plus rien ! C'était exactement le *chonta* et le *yura* des Indiens :

Du poisson qui nous fut offert, nous ne gardâmes que le magnifique bagre de Palate. Nous abandonnâmes à nos amphibies les cinquante et quelques *chalua* qui encombraient et salissaient le fond de la pirogue : certes ils les avaient bien gagnés !

Ce bain prolongé leur avait rafraîchi les sens et délassé les muscles : ils s'emparent de la pagaie avec entrain et nous partons comme des enragés. Qui nous eût vus sauter et danser, voler à travers les rapides, se fût signé trois fois, et eût juré que ces barques endiablées ne pouvaient contenir que des sorciers ou des possédés ! Néanmoins, nous arrivons sans accident jusqu'à l'embouchure du *Tzatzapijatun*, affluent important de la rive gauche. Là, la rivière se déploie dans toute sa majesté et forme l'un de ces bassins

ensoleillés, l'un de ces lacs du Paradis dont j'ai parlé plus haut.

* * *

En même temps que nous, mais à l'autre extrémité de la rivière, débouchent trois pirogues montées par toute une population d'hommes, de femmes et d'enfants : singes et perroquets, péricos et charlicress, la colonie est au complet !

Palate s'est levé pour considérer les nouveaux venus,

— Père, s'écrie-t-il, c'est Marcellin, c'est le vieux Marcellin des Pères blancs ! Ah ! il va mourir de joie !

Marcellin ! ce nom éveille mes souvenirs. Je me rappelle, en effet, l'avoir lu souvent dans la vieille chronique de la mission, c'était l'Indien préféré, l'homme de confiance des derniers religieux dominicains qui évangélisèrent cette tribu. Mais Marcellin est-il donc encore de ce monde ? cela paraît impossible. Alors Palate, de sa voix de Stentor :

— Marcellin, voici le Père blanc, je t'amène le Père blanc ! Une grande bataille s'est livrée à Quito entre les Pères blancs, et les Pères noirs ; les Pères blancs voulaient revenir à Canélos qui est à eux, car Canélos a toujours appartenu aux Pères blancs, mais les Pères noirs...

Le vieux Marcellin ne lui donne pas le temps d'achever sa harangue. J'aperçois un long squelette couvert d'une enveloppe parcheminée se jeter à l'eau et nager dans la direction de notre pirogue : il aborde ruisselant dans mes bras !

— Marcellin, mon bon Marcellin ; oui, c'est moi, le Père blanc, un Père blanc comme le P. Fierro, comme tant d'autres que tu as connus et aimés,

Mais Marcellin ne répond pas : assis sur le bord de la pirogue, le tête baissée, la poitrine haletante, il paraît en proie à une sorte d'hallucination. Il se frappe le front de la main gauche, comme s'il essayait de reprendre ses sens, comme s'il faisait effort pour sortir d'un cauchemar, pendant que sa main droite qui a saisi mon scapulaire, l'étreint avec frénésie. Il reste ainsi une minute ou deux, puis il relève la tête, me regarde fixement et éclate en sanglots :

— Ah ! Père, notre Père, je savais que tu viendrais et que le vieux Marcellin ne mourrait pas avant de te revoir !

Et il se reprit à sangloter.

“ —Mais, Marcellin, qui t'a dit que je viendrais ? ”

Se frappant le front de nouveau, il allait répondre lorsque Palate, qui avait mis le cap sur l'une des îles situées au milieu de la rivière, nous fit atterrir. Tout le monde saute à terre. Marcellin, qui n'a pas lâché mon scapulaire, tombe à genoux devant moi, joint les mains et me regarde dans une sorte d'adoration extatique; puis il se lève, se frappe les mains, pousse des cris de joie, essaye de danser et de bondir sur le sable; hélas! ses jambes raidies par l'âge ne se prêtent plus à ces mouvements juvéniles.

Cependant sa femme et ses fils, ses petits-fils et arrière-petits-fils m'entourent avec curiosité : j'en compte quarante-deux!

“ —Père, voici Antonia, ma femme et ta servante ; c'est elle qui te fera la chicha comme au P. Fierro, comme aux autres Pères blancs. Quant au vieux Marcellin, il t'accompagnera à l'église et servira la messe.”

Et le bon vieillard, joignant les mains et baissant les yeux, se met à réciter, d'un bout à l'autre, le *Confiteor* dominicain ; il n'omet pas un seul mot! Puis il s'empare du crucifix que je portais sur ma poitrine.

“ —*Apunchic Jésu Christo* ! dit-il avec un accent de foi qui nous émeut, —c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ! ”

Et il le baise avec amour et le fait baiser à sa femme et à ses enfants.

“ —Oui, Marcellin, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, celui qui est mort pour toi, pour moi, pour nous tous ! celui qui m'envoie vers toi, vers ta tribu, pour reprendre la mission des Pères blancs ! ”

Alors, pour la troisième fois, le bon vieillard se frappe le front.

“ —Oui, oui! je savais que tu viendrais, je savais que le Père blanc reviendrait et que Marcellin ne mourrait pas sans le revoir ! ”

“ —Mais enfin, Marcellin, qui donc t'a dit que je viendrais ? ”

“ —Ecoute, dit-il, Marcellin n'était plus jeune, mais le P. Fierro était bien vieux : ses jambes ne pouvaient plus le

porter, tout son corps était enflé, sa tête nue comme ce rocher battu par les eaux. Alors il nous dit : “ Enfants, portez-moi à Banoş, que j'aie mourir au milieu de mes frères les Pères blancs, car je suis vieux, je ne peux plus baptiser vos enfants ! ” Et nous nous réunîmes à l'église pour les adieux, et le Père célébra une dernière fois la sainte messe. C'est moi qui lui servis, et en même temps je dus le soutenir et l'aider à se mouvoir, sinon le pauvre vieux serait tombé ! Et je remarquai qu'il pleurait beaucoup et que c'est à peine s'il pouvait lire dans le grand livre. Et moi je pleurais aussi, car je me disais : C'est la dernière fois que tu sers la messe du Père blanc, Marcellin ; que vas-tu devenir sans le Père blanc ? que deviendra ta tribu ? Il n'y aura plus personne pour baptiser les enfants, pour bénir les mourants, et nous mourrons comme des chiens et nous irons en enfer comme les *chirapas* ! — La messe terminée, tout le monde sortit de l'église, et je restai seul avec le Père. Alors, tombant à ses genoux et lui prenant les mains, je lui dis en sanglotant :

“ — Ah ! Père, notre Père, pourquoi nous abandonnes-tu ? Reste, reste ! Nous t'apporterons nos enfants, nous t'apporterons nos mourants, tu n'auras qu'à lever la main pour baptiser et bénir ! ”

Mais lui, se redressant et me prenant par la main :

“ — Ecoute, Marcellin, écoute, mon enfant ; oui, les Pères blancs s'en vont, et il faut qu'ils s'en aillent, puisque Dieu le veut ainsi. Mais un jour viendra où tu les verras sur la grande rivière. Je te le dis, Marcellin, tu ne mourras pas sans revoir le Père blanc ! ”

“ Et il se reprit à pleurer, et il me bénit. Puis nos hommes le mirent sur leurs épaules et le portèrent à travers la forêt.

“ Depuis lors je me disais chaque jour : Quand donc viendra le Père blanc ? Quand verrai-je le Père blanc ? Et je me voyais vieillir et mourir en répétant toujours la même parole ; et je disais sans cesse à Antonia, ma femme et ta servante : “ Le Père blanc ne vient pas, Antonia ! Le Père blanc ne viendra pas, et Marcellin se meurt de vieillesse ! ” — Mais elle répondait toujours : “ Si, il viendra ! Si, il

“ viendra ! Le Père Fierro l'a dit ; tu ne mourras pas sans
“ revoir le Père blanc ! ”

“ Et voilà pourquoi le vieux Marcellin a failli mourir de
joie en revoyant le Père blanc sur la grande rivière ! ”

Alors il se reprit à danser et à sauter et à battre des
mains. Puis il s'assit sur le sable et dit :

“ —Et maintenant, hommes, je sens que je vais mourir,
car j'ai revu le Père blanc ! ”

J'étais dans l'admiration ! En plein dix-neuvième siècle,
je me trouvais transporté à l'époque patriarcale, j'avais
devant les yeux l'un de ces témoins d'une tradition déjà
lointaine. Dieu l'avait conservé pour me transmettre la der-
nière parole du Père blanc, mon prédécesseur, pour me
transmettre la prophétie d'un vieillard mourant, pour me
révéler les destinées de cette mission ! Autour de nous, tout
le monde était recueilli ; les plus bavards, comme Palate,
écoutaient dans un religieux silence. Quant au pauvre Père
blanc, des larmes coulaient silencieusement de ses yeux, et,
serrant sur son cœur ce Christ que Marcellin venait de bai-
ser, et répétant les paroles mêmes du bon vieillard, il disait :
“ Ah ! mon Seigneur Jésus-Christ ! Quelle rencontre et quel-
le Providence ! ”

Quel âge pouvait bien avoir ce saint homme ? Jamais
encore je n'avais vu pareille décrépitude. Le squelette était
à nu, on en pouvait compter tous les os ; lorsqu'il marchait,
lorsqu'il s'essayait à danser et à sauter, les articulations
desséchées craquaient comme les ais disjoints d'une
vieille bâtisse ! Les yeux, toujours si brillants et si proémi-
nents chez l'Indien, les yeux s'étaient enfoncés et comme
perdus sous l'arcade sourcillière : on n'en distinguait plus
ni la couleur ni la forme ; rétrécies et ridées, repliées sur
elles-mêmes, les joues ressemblaient aux parois d'une outre
vide longtemps exposée au soleil ! Et puis, lui-même vient
de le dire : lorsque le Père Fierro fut obligé d'abandonner
Canélos, Marcellin n'était plus jeune ! Or, ce départ remon-
te à plus de vingt-cinq ans. D'ailleurs le bon vieillard, dont
les souvenirs s'éveillent peu à peu, rappelle des faits ins-
crits dans les archives à une date déjà lointaine ; quelques-

uns des religieux auxquels il fait allusion évangélisèrent Canélos à la fin du siècle dernier et au début de ce siècle !

“ — Dis-moi, mon bon Marcellin, quel est ton âge ? Il doit y avoir longtemps que tu cours la forêt et navigues sur la grande rivière ?

“ — Je suis du même âge que le grand palmier situé près de ton tambo, à droite de l'église. Mon père m'a dit souvent dans ma jeunesse : “ Marcellin, tu es né le jour même où le Père blanc planta le grand palmier ! ”

“ — Mais ce palmier, quel âge a-t-il ? Quel est le Père blanc qui le planta, et quand cela se fit-il ?

“ — Ah ! *rucu, rucu, rucu* ! Il est vieux, vieux, vieux.”

Evidemment le brave homme ne m'apprenait rien, et j'aurais dû le prévoir, connaissant déjà par expérience la nullité de l'Indien dans tout ce qui est calcul et supputation des années.

..*

L'Indien sait compter jusqu'à dix, et encore ! au-delà de quatre, sa numération est très confuse. D'ordinaire, il compte sur ses doigts, et comme il n'a que dix doigts, comme le commun des mortels, impossible d'aller au delà ; *schu maqui*, une main, cela veut dire cinq ; *ihcais maqui*, deux mains, cela veut dire dix. Palate est le seul Indien que j'ai rencontré qui sache compter jusqu'à cent, *patza*, et même jusqu'à mille, *huaranga*. Aussi passe-t-il pour un phénomène aux yeux de ses compatriotes.

Les mois, les Indiens les comptent d'après le nombre de lunes ; ils les distinguent l'un de l'autre d'après les fleurs ou les fruits qui font leur apparition dans la forêt. Les années se chiffrent d'après le nombre de floraisons des arbres, d'après le nombre de chagras qu'ils ont cultivées pour leur subsistance ; ils en font une chaque année.

Quand on nous présentait un enfant pour le baptême, nous interrogions la mère ou les parents sur l'époque plus ou moins précise de sa naissance, afin de dresser l'état-civil.

“ — Quel âge a ton enfant ?

“ — Père, depuis que je l'ai mis au monde, la lune est morte trois fois.”

Ce qui veut dire que l'enfant a trois mois ; ou encore : " la palme a fleuri trois fois depuis le jour où je l'ai enfanté." Ce qui veut dire que le bébé a trois ans. Il arrive qu'après quatre ou cinq ans d'une numération aussi primitive, leurs idées s'embrouillent, ils ne savent plus ni combien de fois la palme a fleuri, ni combien de chagras ils ont défrichées et, en définitive, ne connaissent plus leur âge ni celui de leurs enfants ! Ils vivent au jour le jour comme des innocents ! Le temps, cet implacable rongeur des existences créées, les émiette à leur insu ; ils passent d'un âge à l'autre sans se douter qu'ils vieillissent, ils descendent au tombeau sans avoir jamais mesuré la distance qui les sépare de leur berceau ! Il en résulte que ce qui fait le tourment, ce qui cause l'épouvante de tant d'âmes, les laisse parfaitement indifférents. Leur langue n'a pas de termes pour exprimer le temps, ce qui suppose qu'ils n'en ont pas l'idée ; elle n'en a pas davantage pour signifier l'éternité.

" — L'éternité, combien de temps cela dure-t-il ? disais-je un jour à un Indien.

" — Trois ans ! " répondit-il avec la plus grande assurance.

Quant aux heures de la journée, ils les distinguent généralement par le chant de certains oiseaux ou insectes, par le cri de quelques animaux qui, chaque jour, se reproduisent invariablement à la même heure. A Canélos, comme dans le Paradis terrestre, midi est l'heure de la brise ! Chaque jour, en effet, à midi précis, un vent frais souffle de l'est, à l'ouest, court en frémissant à travers les feuillages endormis et rafraîchit l'atmosphère qu'une température de 30 à 50 degrés avait surchauffée et portée à l'état de fournaise.

Donc, comme tous ses congénères, notre Marcellin ne sait pas son âge. Il est né le même jour que le grand palmier du Père blanc, cela suffit ; chaque floraison de l'arbre géant l'a fait monter d'un cran, d'un échelon, sur l'escabeau invisible qui porte nos années. Dans sa pensée, ces deux existences : la sienne et celle de la palme sœur, ne font qu'une ; elles ont pris leur essor le même jour vers le même ciel azuré pour y chercher la lumière et les tièdes ondées. En contemplant ce patriarche entouré de ses quarante-deux enfants, ce frère et ce contemporain de la palme du Père blanc, le

verset du Psalmiste me revient naturellement à l'esprit :
" Le juste a fleuri comme la palme, sa postérité s'est multipliée comme les cèdres du Liban. *Justus ut palma florebit, sicut cedrus Libani multiplicabitur.*"

Λ VIII

LA CHICHA

Cependant tous nos Indiens, hommes, femmes et enfants, se gorgent de chicha : nous conversons, le bon vieillard et moi ; ils boivent, c'est leur passe-temps. Antonia, que son grand âge dispense de droit d'un service aussi fastidieux, n'en est pas moins à son poste ; une armée de femmes travaille sous ses ordres, et des pirogues au rivage c'est un va-et-vient continuel. On apporte les maillots de chicha, on les ouvre, on les brasse, et les libations commencent. Jamais les dieux infernaux ne reçurent sur leurs fronts brûlants pareilles douches de boisson fermentée ! Le spectacle m'était si familier que je n'y prenais garde ; mais hélas ! cette fois du moins, je dus sortir de ma neutralité. Voici qu'Antonia s'approche sur ses jambes fuselées et tremblantes, puis avec toutes les grâces compatibles avec sa figure préhistorique et sa voix chevrotante :

« — Père dit-elle, tu vas boire la chicha d'Antonia. Marcellin te l'a dit, c'est moi qui faisais la chicha du Père blanc. »

Ce disant, elle reçoit des mains de ses filles un vase débordant, y plonge ses longues mains décharnées pour en brasser le contenu et l'approche de mes lèvres. La chicha d'Antonia !... Lecteurs, y songez-vous ?... boire la chicha d'Antonia !... Mais, femme vénérable, tu oublies que vingt et quelques lustres pèsent sur ton front, et que tes glandes salivaires (1)... Je faillis en perdre l'équilibre et tomber à la renverse !

« Antonia, ma fille et ma servante, dis-je avec un dépit mal dissimulé, ta chicha est excellente, blanche comme du lait, mousseuse comme du champagne ; mais, vois-tu, je suis

(1) Lire, page 245, No. 39, octobre 1889, le procédé de fabrication de la chicha.

nouveau venu dans la forêt : accoutumé à l'eau claire des rivières, j'ai peur de cette liqueur enivrante !”

La bonne vieille qui n'a rien compris à mon langage, me regarde d'un air effaré.

“ — Mais, Père, c'est la chicha d'Antonia, ta servante ; la chicha des Pères blancs !”

Je n'y tiens plus. Les choses menaçaient de s'envenimer, d'autant plus que le P. Pérez, au lieu de m'aider à sortir de cet imbroglio, rit à se tordre les viscères. Les Indiens se taisent et regardent, quelques-uns donnent des signes de mécontentement... Ce fut le bon Marcellin qui vint lui-même à mon secours.

“ — Antonia, dit-il, n'insiste pas davantage. Le Père te l'a déjà dit : il est nouveau venu dans la forêt et cette chicha de yucca est trop aigre et trop forte ! Père, lorsque tu seras de retour à Canélos, Antonia, ma femme et ta servante, te préparera la chicha de chonta-ruru ; celle-là est dorée comme le vin de messe du P. Fierro, elle est douce comme le miel ; tu la boiras, n'est-ce pas ?

“ — Oui, mon bon Marcellin, oui, je te le promets !”

Là-dessus nous nous dîmes adieu ou plutôt au revoir, car le bon vieillard se rendait à Canélos avec tous les siens ; je devais l'y rejoindre quelques jours après.

“ — Enfants, dit-il à sa nombreuse famille, agenouillez-vous que le Père fasse sur nous tous le signe de la croix : ainsi faisaient les Pères blancs !”

Je les bénis et m'apprêtais à monter dans la pirogue, lorsque le bon vieillard, me prenant par le bras et me tirant à l'écart :

“ — Marcellin ne t'a pas tout dit ! reviens vite à Canélos, là tu connaîtras mon secret !”

Puis Marcellin s'éloigne et disparaît avec tous les siens.

* * *

À peine avais-je mis le pied dans la pirogue, que le P. Pérez, braquant sur moi ses yeux perfides :

“ — Eh bien ! vous la boirez, n'est-ce pas ?

“ — Quoi ? répondis-je avec humeur.

“—Mais la chicha d'Antonia! la chicha dorée comme le vin de messe du P. Fierro, douce comme le miel!

“—Mais, vous, pourquoi donc ne l'avez-vous pas bue, tout à l'heure, la chicha d'Antonia? car, s'il m'en souvient, à vous aussi on vous l'avait offerte.

“—Moi! impossible, je riais trop!

“—Eh bien! moi, si je ne l'ai pas bue, c'est que je rageais trop!”

Là-dessus, rétractant le serment imprudemment fait à Marcellin, je jurai, avec sincérité cette fois, que jamais, non jamais, je ne boirais, la chicha d'Antonia.

“—Eh bien, mon cher, vous avez tort, reprit le P. Pérez avec gravité; comme saint Paul, le missionnaire par excellence, nous devons nous faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Or un moyen de se faire tout à tous dans cette forêt, c'est de partager le manger de l'Indien, c'est de boire sa chicha. La chicha étant sa boisson nationale, l'Indien considère comme ami celui qui la partage et comme étranger celui qui la refuse. Savez-vous que vous avez failli froisser vos Indiens! sans Marcellin qui vous tira de ce mauvais pas et sans la promesse que vous fîtes de boire la chicha de chonta-ruru, tout ce monde se fût aigri contre vous, il vous eût gardé rancune.

“—Et vous croyez que quand saint Paul, ce modèle des missionnaires, nous conseille de nous faire tout à tous, cela veut dire qu'il faut boire la chicha d'Antonia! s'ingurgiter cette salive, s'exposer à contracter toutes les maladies dont la salive est le véhicule? Se faire tout à tous, se dévouer corps et âme pour le salut de ces infortunés, supporter leurs travers d'esprit, leur grossièreté; essuyer leurs duretés de cœur et leurs ingrattitudes, oui! Courir après eux comme le bon Pasteur, braver l'eau des torrents, la boue des fondrières, souffrir la faim, la soif, recevoir les averses et dormir à la belle étoile, oui encore! Se faire sauvage pour pouvoir aborder, convertir ces sauvages; se faire petit avec les petits, humble avec les humbles, ignorant avec les ignorants, oui toujours! Mais boire la chicha d'Antonia, se mettre ce poison dans les veines, non! mille fois, non! Et si l'Indien buvait de l'eau-de-vie, vous croiriez-vous donc

obligé de suivre son exemple ? Eh bien, pour moi, la chicha est plus insalubre et plus répugnante encore que l'eau-de-vie ! Que me dites-vous que l'Indien verra du mépris dans ce refus de partager sa boisson nationale ! L'Indien sera très édifié de me voir boire de l'eau, pendant qu'il s'en donne à cœur joie ! Je ne lui dirai pas que sa chicha est mauvaise, qu'elle est malpropre ; je lui dirai qu'elle est trop forte, ce qui est différent ; il pourra s'en étonner, mais non s'en offenser ! Savez-vous ce qui a failli nous perdre tout à l'heure ? Sans aucun doute, le dépit qui perçait à travers mes paroles et cette répugnance instinctive que je n'ai su maîtriser à temps ; mais plus encore que tout cela, ce fut votre rire, ce rire homérique ! Voilà qui attirera l'attention des Indiens bien plus que mon air piteux et déconfit et nous valut les œillades terribles qui nous furent lancées. Mais vous, prédicateur admirable, missionnaire modèle, vous la boirez, n'est-ce pas ? vous la boirez la chicha d'Antonia ?

— Ce ne serait pas la première fois ! Il est vrai que ce long voyage s'est effectué sans que je busse une seule goutte de chicha ; mais le coupable, si coupable il y a, ce n'est pas moi, c'est vous ! vous dont les théories exécrables sur les dangers de la salive m'ont dégoûté de cette liqueur qui jadis faisait ma joie et ma force. Que de fois je l'ai bue dans mes courses apostoliques : elle me sauva de la famine, elle me sauva de la mort ! Je la buvais sans répugnance, n'y voyant pas tout ce que votre œil perspicace y a découvert ; je ne pensais ni à la salive qui la fit fermenter, ni aux mains noires et malpropres qui l'avaient brassée, je ne pensais à rien, qu'à boire et à ne pas mourrir de faim !

— Mais enfin, cette tardive répugnance, cette vision rétrospective des microbes et des mains noires ne sauraient triompher d'une habitude déjà ancienne. Si la chicha ne vous fit aucun mal, c'est qu'en réalité elle est inoffensive ou que votre constitution s'y est accoutumée. D'où je conclus que...

— D'où vous concluez que je dois continuer d'en boire ! Eh bien ! oui, j'en boirai ! dussé-je être excommunié par tous les conseils d'hygiène, par toutes les académies de médecine de l'univers ! être traité de cannibale et de sauvage !

dussé-je essuyer vos lazzis ! Jurez, si bon vous semble, de ne jamais tremper vos lèvres railleuses dans la chica d'Antonia ! moi, je jure d'en boire et d'en boire encore, et d'en boire tout de suite ! ”

Sur ce, le vénérable Père Pérez saisit une calebasse, la remplit jusqu'au bord et la vida d'un trait !..

* * *

Il était cinq heures du soir, et nous dépassions à peine l'embouchure de l'Humucpi, rivière magnifique située sur la rive gauche, à trois ou quatre heures en aval de Pacayacu. Impossible d'atteindre le village avant la nuit. Le tamba vide de Marcellin se trouvait à peu de distance, sur la droite, dans un lieu appelé, je ne sais pourquoi, *Ayaplaya*, la plage du mort. Nous résolûmes d'y passer la nuit. Le lendemain, à neuf heures, nous étions en vue de Pacayacu.

“ —Palate, auriez-vous oublié d'avertir les Indiens de notre arrivée ? le village est totalement silencieux, on dirait qu'il est désert.

“ —Décharge ton fusil et tu verras.”

Pan ! Pan !.. Une clameur formidable répond à cette double détonation. Tout aussitôt le tambour entonne ses *rranplan, plan* ; une longue file d'Indiens, hommes, femmes et enfants, descend la colline au pas de course et arrive en même temps que nous au débarcadère.

XIX

- PACAYACU.—LA CHARITÉ POUR L'AMOUR DE DIEU !

Tout le monde est à son poste : cacique, alcades et capitaines. Les casques multicolores, les aigrettes en becs de toucan, les gibus en peau de singe, se dressent majestueux et sublimes comme le cimier de nos dragons, comme les hauts bonnets à poil de nos sapeurs un jour de revue ! Les poitrines ruissellent de décorations ; sur le fond noir du génipa, le rocou resplendit comme des coquelicots dans un champ de blé, comme des étoiles sous la voûte sombre du

firmament ! Alors les tambours se taisent et Palate prend la parole :

“—Écoutez, vous autres, un grand combat s'est livré à Quito entre les Pères blancs et les Pères noirs !...”

Toujours la même rengaine, j'en suis ahuri !... Mais cette parole vibrante, cette éloquence guerrière, ce coup de clairon de Palate électrise les Indiens.

“—*Ari ! Ari ! Chasna ! Jhasna !* Oui ! Oui ! C'est cela ! C'est cela !”

Et tout le monde répète avec enthousiasme la harangue de Palate sur les Pères blancs et les Pères noirs. Alors on m'entoure, on m'acclame ! Puis on s'empare de notre bagage et nous gravissons au son du tambour les pentes escarpées qui mènent à l'église et au couvent.

Tout en cheminant, le P. Pérez m'adresse cette parole significative :

“—Est-ce que vous croyez que cet enthousiasme soit bien sincère ?

“—Hélas ! Père, que me dites-vous ? Cet enthousiasme me glace le sang dans les veines ! Tout cela me semble bien factice et bien faux. Aujourd'hui, ce sont les Pères blancs, hier c'étaient les Pères noirs ; demain, peut-être, ni les blancs ni les noirs ne pourront voyager avec sécurité dans la forêt ! Il leur faudra fuir, il leur faudra se cacher, il leur faudra mourir peut-être, victimes de la trahison et d'infâmes guets-apens !

Hélas ! nous sûmes bientôt à quoi nous en tenir sur cet enthousiasme bruyant et suspect ! A peine avons-nous mis le pied dans notre tambo, que le vide se fait autour de nous ; affamés de popularité et plus encore de chicha, désireux de raconter leurs exploits et de se recruter des adhérents pour la prochaine expédition militaire, nos Canélos, Palate en tête, sonnent le rappel ; tout le monde fait volte-face et se précipite sur leurs pas. Alors retentissent les batteries sinistres des tambours et les cris joyeux des buveurs... puis, comme toujours, le tumulte des combattants !

Nous étions seuls, et bien seuls, sans vivres, sans eau, sans feu, sans rien ! Les enfants eux-mêmes, toujours si assidus autour du Père, nous avaient abandonnés. C'est à

peine si, de temps à autre, l'un d'entre eux se hasarde sur la place, attiré par la curiosité ou l'espoir d'un cadeau :

“ — Mon petit, va dire à ton papa, à ta maman, que les Pères ont faim et qu'ils n'ont rien à manger !

“ — Mon papa et ma maman sont à boire, ” répondent-ils invariablement.

Ce qui veut dire en bon inca :

“ — Mon ami, tu choisis mal ton moment ; tant que durera l'orgie, n'espère rien de ces êtres égoïstes ! ”

Or, l'orgie dura longtemps.

“ — Père, il est midi ! Père, il est deux heures ! Père, il est quatre heures ! Quand donc finira cette diète absurde ? ”

Cette ritournelle, plaintive et désespérante, nous nous la chantons l'un à l'autre, sur un ton de plus en plus lugubre et découragé ! Songez que le P. Pérez et moi, depuis la veille, nous n'avons pris aucun aliment solide ; tout le poisson pêché par les Indiens, les Indiens eux-mêmes l'avaient dévoré dans le tambo de Marcellin ; puis ce fut le tour du bague de Palate qui, bien qu'étant nôtre, passa presque tout entier dans leur estomac. Que nous importait d'ailleurs ? Nous allions arriver à Pacayacu ! Or, au dire du P. Pérez, Pacayacu, c'était la terre promise, le pays de l'ananas et de la banane.

“ — Vous verrez quels fruits splendides ! ”

Le matin, pour tout aliment, nous avons pris une infusion de *guayusa*, plante amère et stomacale qui croît en liberté dans la forêt. La *guayusa*, c'est le café ou, mieux encore, le trompe-la-faim du missionnaire qui voyage dans ces parages ; cela lui amuse l'estomac, lui permet d'attendre quelques heures de plus un diner qui semble fuir devant lui ! Donc, à quatre heures de l'après-midi, nous en étions encore sur la *guayusa*.

“ — Père, il est quatre heures, quand donc viendront les Indiens ?

“ — Ah ! pardonnez-moi, s'écrie tout à coup le P. Pérez en se frappant le front, je n'y pensais plus !

“ — Et à quoi ne pensiez-vous plus ? Moi j'y pense, je vous assure : je pense que si cela dure encore quelques heures, je vais mourir de faim ! ”

Mais le P. Pérez ne s'occupe guère de ma plainte, il s'est emparé de son bagage qu'il tourne et retourne, qu'il éparpille en tous sens.

“ Enfin, s'écrie-t-il triomphant, Dieu soit loué, il y en a encore ! Partageons, ou plutôt prenez-le tout entier. Vous en êtes à votre première campagne ; mon estomac à moi est fait à la famine et aux privations, je puis attendre jusqu'à demain.”

Sur ce il me présente de la viande desséchée : il y en avait juste la largeur de deux doigts !

“ —Oui, oui, j'accepte, mon Père, mais non pas pour moi seul. Si je suis novice dans l'art de souffrir, c'est une raison de plus pour m'y exercer ; novice et vétéran, nous partagerons la même bouchée !”

Nous soumîmes à une longue décoction cette viande pétrifiée, et à six heures nous en déchiqtâmes les fibres coriaces et insipides. Puis nous nous étendîmes mélancoliquement sur les claies de bambou qui nous servaient de couchette et ne tardâmes pas à dormir malgré l'affreux tintamarre que faisaient toujours nos Indiens. Ah ! si j'avais eu la chicha d'Antonia, qui sait si j'eusse résisté à la tentation ! Mais non, n'en parlons plus, il est entendu que je n'en boirai jamais !

Nous nous levâmes à cinq heures ; le tambour qui reprenait ses batteries et les cris des buveurs nous avaient réveillés en sursaut. A minuit le tumulte s'était apaisé ; je m'étais dit, rempli d'espérance : enfin, c'est donc fini, demain l'ivresse se sera dissipée, nos enfants égoïstes se souviendront que leurs Pères n'ont rien mangé depuis l'avant-veille et ils auront pitié de nous. Cette illusion ne fut pas de longue durée ; bientôt le tapage recommence de plus belle ! la journée d'aujourd'hui sera comme la soirée d'hier : mon Dieu ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? Et je pensais à Palate, à ses belles protestations, à ses harangues emphatiques et... novice dans l'art de souffrir, je dus essuyer quelques larmes qui me coulaient silencieusement sur les joues.

La sainte messe nous rendit quelque force et quelque courage. Ah ! si le missionnaire n'avait cette consolation suprême ! s'il ne trempait ses lèvres, chaque matin, dans ce calice de vie et de résurrection qui est le sang de son Sauveur ! Si cette source, qui, du Calvaire, s'épanche sur l'autel, ne passait dans son âme pour en cicatriser les blessures, en réveiller les énergies assoupies, sa vie serait plus qu'un martyre, ce serait un enfer anticipé !

Cependant cela ne pouvait durer toujours, il fallait aviser au moyen de sortir d'une situation en apparence sans issue. Le P. Pérez, rempli de douceur et de patience, accoutumé à traiter son corps comme une quantité négligeable, se serait résigné à attendre encore. Mais je n'étais pas d'aussi bonne composition.

“ — La plaisanterie a déjà duré trop longtemps, il faut qu'elle finisse !

“ — Mais que pensez-vous faire ? D'aller trouver vos Indiens ivres, d'entrer dans les tambos où l'orgie et la débauche s'ébaudissent à leur aise, vous n'y songez pas ? Les insultes, les propos les plus obscènes et peut-être les coups, voilà ce qui vous attend. Vous seriez témoin de scènes que la pudeur se refuse à décrire et vous reviendriez humilié, amoindri, et, de plus, les mains vides ! Lorsque ces hommes sont ivres, mon Père, les plus doux sont comme des lions déchaînés ; ne vous y risquez pas, je vous en conjure !

“ — Il s'agit bien de cela ! c'est juste le contraire que je pense faire. Il s'agit d'attirer le lion hors de son antre et non de l'y braver, d'obliger cette bête farouche à nous suivre, à nous lécher la main comme de timides agneaux, à nous.

“ — En vérité, je ne vous comprends pas !

“ — Allez chercher votre accordéon et vous comprendrez.

“ — C'est cela, c'est cela ! décidément vous êtes un homme incomparable, mon cher ; oui, oui, nous le tenons ! ”

Et il revient sur la place portant triomphalement son instrument.

“ — Maintenant, entendons-nous ! Il est neuf heures, voilà quatre heures que ce tapage infernal dure sans interruption,

les tambours ne tarderont pas à se taire, les joueurs voudront boire à leur tour et se reposer un instant. C'est alors que nous entrerons en scène : vous jouez, je chante ; les Indiens, fous de musique, désertent les tambos, se précipitent sur la place, et je me charge du reste ! Allons, voici que le silence se fait, en avant la musique ! ”

Jamais concert plus stupéfiant ne réjouit les échos de nos places publiques européennes ! *Zime, zime, zam, zam*, c'est le prélude ! Alors j'entonne n'importe quoi et le P. Pérez m'accompagne n'importe comment ; nous chantons dans toutes les langues, en latin, en français, en espagnol, en inca. Nous improvisons sur tous les tons, de quoi faire tomber en syncope, rendre épileptique un Mozart ou un Beethoven ! Aux premiers accords de cette musique hétéroclite, mon chien Périco s'échappe à travers les bois en poussant des hurlements ; mais il s'agit bien de Périco, il s'agit de ne pas mourrir de faim ! Le P. Pérez, qui est un peu sourd (cela soit dit sans indiscretion) et qui d'ailleurs fait un vacarme infernal avec son instrument, se plaint de ne pas m'entendre.

“ — Criez plus fort, sinon j'entonne moi-même ! ”

Et de sa voix de stentor, il chante un *Sacris solemnis* espagnol, pendant que je m'égosillais sur un air de *Marlborough s'en va-t en guerre* !

Aussi quel succès ! quel triomphe !

A peine avons-nous commencé, que toute une volée d'enfants, j'allais dire de pierrots, s'abat sur la place, s'élançe des buissons, de partout. Ils s'approchent, puis ils s'approchent encore, entourant le P. Pérez, dont l'accordéon excite vivement leur curiosité, ils se montrent du doigt les touches frémissantes, se dressent sur la pointe des pieds pour mieux voir d'où sort cette harmonie qui les ravit. Derrière eux, toute la cohue des gens ivres, des femmes échevelées, ruisselantes de chicha, dégoûtantes ! Leurs faces congestionnées, leur démarche chancelante, leurs yeux rougis, leurs lèvres bestiales nous disent assez ce qu'ont été cette journée d'hier et cette nuit passées dans l'intempérance et la débauche. Tout ce monde est là, bouche béante, charmé, fasciné, hypnotisé. Les visages hébétés par l'ivresse, les yeux éteints s'illuminent peu à peu : ces brutes redeviennent

hommes, ils redeviennent eux-mêmes. Chaque fois que nous nous arrêtons pour respirer, ce sont des cris d'admiration, des battements de mains, des caresses inimaginables.

“—Ah ! *sumac i sumac !* que c'est beau ! que c'est beau ! *astawn ! astawn !* encore, encore !”

Alors prenant la parole :

“ Hommes et femmes, tribu vaillante de Pacayacu, oui, la musique est belle ! surtout la musique comme la nôtre, comme celle du P. Pérez et de votre serviteur ! Que sont vos tambours près de cette merveille ! (je leur montre l'accordéon du P. Pérez) ; vos chalumeaux faux et criards comparés à ma superbe voix de ténor ? Oui, la musique est belle ! mais les yuccas sont bons ! Donnez-nous des yuccas, nous vous donnerons de la musique !”

Puis, apercevant Palate qui, pris de honte et de repentir, s'était caché derrière un arbre :

“—Et toi, illustre charlatan, tu ne m'as donc amené ici que pour me faire mourrir de faim ! Que m'importent tes grands discours ? Je leur préfère le moindre yucca !..... Indiennes, mes amies, il faut en finir ! Vos maris sont des brutes ! Boire et boire encore ! s'enivrer et vous assommer, c'est tout ce qu'ils savent faire. Grâce à Dieu, vous avez le cœur moins dur et vous entendez autrement les devoirs de l'hospitalité ! Voici donc ce que le Père blanc a décidé : nous continuerons à jouer, à chanter, mais vous nous apporterez, et tout de suite : trois *achanzas* (corbeilles) de yucca, trois régimes de bananes, des ananas, du poisson, de la viande, toutes les richesses accumulées dans vos tambos. Est-ce entendu ?

“—*Ari ! ari ! chasna ! chasna !* Oui, oui, c'est cela ! c'est cela !

“—*Zim, zim ! zam, zam ! Au clair de la lune, mon ami Pierrot !.....*”

Ah ! oui, nous en eûmes des provisions, nous en eûmes à ne savoir qu'en faire. Notre cabane se trouvait trop petite pour les contenir ! Assis sur ces richesses improvisées, morts de faim et de fatigue, nous nous mîmes à préparer le yucca et les bananes pour le dîner. Il était midi : il y avait quarante-huit heures que nous n'avions pris aucun aliment

solide, car les conserves de la veille ne méritent pas le nom d'aliment.

Palate, qui s'était enfui, comme s'il eût eu cent Jivaros à ses trousses, Palate revint dans la soirée portant dans ses bras une magnifique *lomucha* qu'il venait de tuer à coups de lance. Il la dépose à nos pieds, sans mot dire, puis il s'esquive, toujours honteux et décontenancé.

.

Pacayacu n'est plus qu'une tribu insignifiante : elle compte à peine trente familles. La vraie tribu de Pacayacu fut littéralement anéantie par les Jivaros, il y a une vingtaine d'années. Cette boucherie humaine eut lieu, comme toujours, pendant la nuit : surpris au milieu du sommeil pesant qui suit l'ivresse, les Indiens se laissèrent égorger comme un vil bétail ; des ruisseaux de sang rougirent le Bobonaza. Ce sont les Canélos qui repeuplèrent ce territoire dévasté et s'en constituèrent les défenseurs. Mais Canélos est loin ; que deviendra cette tribu minuscule, cette poignée d'hommes, si le Jivaros, enhardi par une première razzia, livre un second assaut ? la ruine est certaine.

Le village s'élève à pic sur la rive gauche, à une hauteur d'environ cent mètres au-dessus du Bobonaza : la rivière, qu'un léger promontoire de la rive droite oblige à se replier sur elle-même, se déploie de chaque côté comme deux grandes ailes d'oiseau. C'est une position charmante, la tribu minuscule y dormirait tranquille, comme le premier couple de l'Éden, si le serpent jivaros n'était là, sous la feuillée, pour troubler son sommeil. Au-dessus de ce nid enchanteur, plane l'oiseau de proie : tôt ou tard il y enfoncera ses serres impitoyables.

Notre but n'étant pas d'y donner la mission, puisque je devais y revenir quelques mois après, nous nous contentâmes de baptiser les enfants, puis nous appareillâmes pour Sarayacu.

XX

DE PACAYACU A SARAYACU.—LE SERPENT DEMON.
MORT TRAGIQUE DE PÉRICO.

La cruelle expérience des jours précédents nous rendit plus prévoyants ; nous résolûmes de ne plus nous embarquer sans biscuit et obligeâmes nos grands étourdis à transporter dans la pirogue ce qui restait des provisions de la veille.

“—Mais cela va nous encombrer, nous n’arriverons jamais à Sarayacu avant la nuit !”

“—Il en sera ce qu’il voudra, Palate, mais je te jure que ces vivres nous suivront !”

Et payant d’exemple, je charge moi-même une achanya de yucca et descends lentement la colline. Nos mauvaises têtes suivent par derrière, semant nos provisions dans les bois, pour se donner le malin plaisir de nous contrarier. Néanmoins, il nous en resta suffisamment pour n’avoir pas à redouter la famine.

La rivière présente le même aspect poétique, la même variété de sites. Cependant les rapides y sont moins nombreux, plus espacés ; les rives aussi sont moins escarpées.

Ça et là les Indiens nous montrent quelques tambos jivaros placés en sentinelles sur les collines voisines.

“—Ceux-là sont nos amis, disent-ils, tu peux passer près d’eux sans crainte.”

Ce sont les Jivaros de Capahuari, tribu infidèle mais alliée de Canélos : ses tambos se trouvent répandus sur la rive droite dans tout l’espace compris entre le Bobonaza au nord-est et le Copataza au sud-ouest. Un peu à l’ouest, en face de Canélos, et sur les rives mêmes du Copataza, vivent les Jivaros du Copataza également alliés à nos Canélos.

“—Ceux du Copataza ne valent pas ceux du Capahuari ou de l’Uchual, dit Palate, ils nous ont trahis plus d’une fois en s’alliant avec ceux de Macas, aussi en ai-je exterminé un bon nombre pour les rappeler au respect d’une alliance que nos pères ont jadis contractée et que nous renouvelâmes nous-mêmes plusieurs fois.

“—Mais s'ils vous ont déjà trahis, ils pourront bien encore vous trahir, et cela ne vous effraye pas ?

“—Alors, Père, ce sera la dernière fois. J'exterminerai tous les débris de cette tribu traîtresse : ils disparaîtront comme ceux de Pacayacu, comme ceux de Pindo, comme tant d'autres tribus dont je t'ai raconté l'égorgement en masse par les Chirapas. Entends-tu Elias ? s'ils nous trahissent ?...

“—Le voilà, Père, le voilà ? C'est lui, c'est lui !” s'écria tout à coup Palate qui devient blême et tremble comme les feuilles.

J'avoue que mon sang se glaça d'abord dans mes veines, car je pensais qu'il venait d'apercevoir les Jivaros embusqués sur le rivage. Mais non, il me montre du doigt un long serpent suspendu par la queue à l'extrême pointe d'un arbre. Le reptile se balance, prend son élan, passe en sifflant au-dessus de nos têtes et s'abat sur la rive opposée. Palate, qui s'est armé de la sarbacane, veut lui envoyer une flèche, mais le serpent s'est déjà faufilé dans la verdure, nous ne le voyons plus.

“—C'est le *supai* (démon), murmure Palate, j'ai toujours pensé que c'est le *supai* ! C'est mon ennemi, il me poursuit partout, partout ; il m'a déjà mangé la main. Et dire que je n'ai jamais pu l'atteindre !”

Je regarde la main gauche de Palate et effectivement le médius est détruit jusqu'à la racine, l'index est fendu dans toute sa longueur et il lui manque une phalange.

“—C'est le serpent qui t'a ainsi mutilé la main, Palate ?

“—Oui, c'est lui, c'est lui que tu viens de voir, le même ! Car c'est ici même qu'il m'attaqua une première fois. J'étais seul dans ma pirogue, tout à coup il se balance et prend son vol, car il vole, ne t'ai-je pas dit déjà que c'est le *supai* ! Au lieu de traverser la rivière, il tombe sur moi, s'enroule autour de mon corps et m'emporte la moitié de la main, puis il se laisse glisser dans la rivière et disparaît ! Père, ce sera quelque âme damnée de Chirapas, l'un des nombreux infidèles que j'ai égorgés qui me poursuit ainsi. Il sait que, Palate mort, nos Canélos ne pourront plus tenir devant l'ennemi et que tous les chrétiens de la forêt seront exterminés !

“—Mais enfin, Palate, ce serpent est connu de vous tous,

vous l'appellez le serpent volant ; pourquoi veux-tu que ce soit le supai ?

— C'est que, vois-tu, les autres, je les tue : celui-là, jamais je n'ai pu l'atteindre. Or, nos hommes te diront si Palate manque jamais son coup ; flèche ou lance, mon arme frappe toujours au but ! Tout à l'heure, lorsqu'il passa en sifflant au-dessus de nos têtes, je me crus perdu. Cependant je me disais : le Père est là ; impossible que le supai vienne dans la pirogue, car le supai a peur du Père ! Marcellin me l'a dit : " Pour chasser le supai, le Père n'a qu'à faire le signe de la croix. " Et c'est pour cela que le serpent ne nous a pas attaqués ; c'est parce que tu étais là et que tu as fait le signe de la croix. "

Ce serpent, dont je ne pus distinguer que très vaguement la couleur et la forme, pouvait avoir quatre mètres de long. Il appartient sans doute à la famille des boas. Les Indiens l'appellent serpent volant et affirment que ses morsures sont très venimeuses. Palate demeura malade et comme anéanti pendant plus d'un an à la suite de l'accident auquel il vient de faire allusion. Tout le corps lui enfla et il lui reste encore dans le membre mutilé une douleur chronique qu'il déclare insupportable.

— Dis-moi, Palate, quel est le serpent le plus venimeux de la forêt ?

— C'est la *pitalala* : la mort est foudroyante !

— Et ensuite ?

— Ensuite, c'est la *chonta* qui est noire comme la chonta elle-même. C'est le plus astucieux des serpents, mais on guérit de ses morsures !

— Et quel est le serpent le plus grand de la forêt ?

— Ah ! Père, tu ne l'as pas encore vu, mais tu ne tarderas pas à le connaître ! C'est le *mama-yacu*, que nous appelons encore *amaron* (grand serpent d'eau de la famille des boas). Celui-là est grand et gros comme un arbre. Il vit dans l'eau et sur le bord des rivières. D'un taruga (cerf), d'un tapir, et de l'homme lui-même, il ne fait qu'une bouchée : il les enlace, il les broie, il les triture, il les mâche comme nos femmes mâchent la chicha, puis il les engloutit... Retiens bien ceci, les serpents les plus terribles, ce sont les petits,

ceux dont la tête est large, aplatie, disproportionnée par rapport au reste du corps : ceux-là sont les plus redoutables ! Les grands serpents cherchent la solitude, les petits se faufilent dans nos tambos, à l'église, partout ! ”

Palate, qui connaît le Bobonaza comme sa propre *chagra* et sait où se trouvent les tambos invisibles des Indiens, Palate interrompt de temps en temps son cours d'histoire naturelle des serpents, et, de sa voix de stentor, entonne sa harangue favorite :

“ — Ecoutez, vous autres, ” etc.

Les Indiens qui connaissent la voix de leur capitaine, accourent en toute hâte sur le rivage et viennent nous saluer.

La première question que nous leur adressons est toujours celle-ci :

“ — Il n'y a pas d'enfant malade dans ton tambos ? ”

Presque toujours la réponse est affirmative.

“ — Si, Père, j'ai deux enfants malades. ”

“ — Apporte-les moi que je les guérisse. ”

On dépose ces petits moribonds sur mes genoux ; alors je leur soulève la tête, et puisant de l'eau de la rivière dans unealebasse, je leur administre le vrai et infaillible remède, celui qui fait couler dans les âmes la vie éternelle et divine :

“ — Je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. ”

J'en baptisai ainsi une dizaine pendant cette excursion sur le Bobonaza. Ils seront morts, les pauvres petits ; Dieu les aura cueillis dans leur fleur, aucun souffle impur n'aura flétri leurs âmes, profané ce parfum d'innocence. Ils se seront présentés devant Dieu, humides encore de cette rosée baptismale ; ils auront pris place parmi les lis et les roses qui couronnent le front de l'Époux. Pour eux, quelle Providence inespérée ! quelle grâce incompréhensible ! et pour le missionnaire quelle joie inénarrable ! Se dire que, d'un mot, on a ouvert toutes les portes du ciel à ces déshérités ! que sans nous leur perte était certaine et que leur salut est assuré ! Se dire qu'ils glorifieront Dieu pendant l'éternité, et qu'au nom de Jésus et de Marie se mêlera le nom de l'apôtre obscur qui a versé l'eau rédemptrice sur leurs fronts ! Songer

qu'on a fait le bonheur d'une créature pendant l'éternité ! qu'on l'a mise à l'abri des terribles surprises de cette vie, que pour elle il n'y a plus ni faute possible, ni repentir douteux, qu'elle est fixée dans la grâce, dans l'amour et dans la béatitude ! Il n'est pas de joie plus pure, pas d'encouragement plus puissant ! Le missionnaire oublie tout dans ces moments exquis : exil, persécutions, fatigues et privations : cela ne lui est plus rien, ou plutôt cela lui est cher. La goutte d'eau versée sur le front d'un enfant moribond le console de tout... D'ordinaire, on nous demande des médicaments.

“ — Père, tu ne guériras donc pas mon enfant ? Vois, la fièvre le dévore, il va mourir. ”

Mais quels médicaments laisser à ces infortunés ? On est sûr, *a priori*, qu'ils les administreront à contre-sens, que les instructions qu'on leur donnera, si claires soient-elles, seront lettre morte pour ces cerveaux obtus. Comme tous les ignorants, l'Indien a ses préjugés dans l'art de guérir, sa thérapeutique à lui. Deux principes la résument : plus on en prend, mieux cela vaut. Tout médicament qui n'emporte pas la bouche et ne tord pas les boyaux est indigne de ce nom. Ce n'est pas lui qui se ralliera à l'homœopathie : les globules microscopiques et les dilutions inodores le trouveront toujours réfractaire. Il a sous la main une foule de médicaments précieux, véritables spécifiques placés là tout exprès par la Providence pour le guérir des maladies spéciales à la contrée qu'il habite. Il connaît la racine de l'ipécacuana, le quinquina, l'écorce de la simarouba et une infinité d'autres. Il a ses fébrifuges, ses purgatifs, ses astringents. Mais il est si maladroit dans l'usage qu'il en fait, qu'il vaudrait mieux pour lui ne les point connaître. Le scorbut et la dysenterie font de nombreuses victimes dans ces contrées chaudes et humides ; un peu plus loin, dans les basses régions du Pastazza et du Napo, c'est la fièvre paludéenne, qui est surtout à craindre.

Or, voici comment il procède contre la dyssentérie, par exemple. Il fera bouillir quatre ou cinq livres d'écorce de simarouba, jusqu'à ce que le liquide ait la couleur et la consistance du goudron, jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'état

d'extrait, puis il s'administre une ou deux écuelles de ce baume de fier-à-bras. Si cela ne réussit pas, et cela ne réussit qu'à porter l'irritation à sa millième puissance, alors il en arrive à son médicament héroïque qui est la décoction de tabac. Celui-là, par exemple, produit infailliblement son effet : mon homme se roule par terre dans des convulsions horribles, pousse des cris de bête fauve et finalement va se jeter dans la rivière pour éteindre l'incendie qui lui dévore les entrailles : au sortir du bain, il tombe d'ordinaire dans un marasme profond, puis c'est la mort.

Contre la petite vérole qui cause des ravages horribles, anéantit des tribus entières, son remède préféré est encore le bain :

“ — Ah ! tu ne veux pas sortir ? attends ! ”

Et mon énergumène saute dans la rivière et de là dans la tombe.

Au reste, j'ai remarqué, maintes et maintes fois, que leurs sens ne sont pas impressionnés comme les nôtres : tel breuvage amer leur semble très doux, tel fruit insipide leur paraît exquis. Un jour je leur fis boire du vinaigre :

“ — Père, c'est doux comme du miel. ”

Même aberration dans l'appréciation des odeurs : l'eau de rose leur donne des nausées, l'acide phénique les met en jubilation. Quant aux couleurs, ils ne distinguent que très difficilement le bleu et le violet d'avec le vert ; pour eux, ces trois couleurs n'en font qu'une, le même terme les désigne.

Il était écrit que cette excursion sur le Bobonaza ne s'achèverait pas sans un grand deuil. Pendant que je baptisais les enfants que l'on me présentait, Périco, lassé de l'immobilité à laquelle le condamnait la pirogue, saute à terre et commence par gambader. Les jeunes Indiens, émerveillés de ses gentillesses, se mettent de la partie, se roulent avec lui sur le sable, l'agacent, le poursuivent, l'entraînent dans une course folle à travers le dédale d'arbustes étagés sur le bord de la rivière. Or la pirogue prend le large avant que Périco, toujours si prudent, n'ait eu le temps de s'y réfugier. Il se prit à pleurer et à aboyer, me conjurant de le recevoir à bord ; mais la pirogue était encombrée : les Indiens et le Père lui-même me conseillèrent de le laisser à terre.

“ — Il nous suivra sans aucune difficulté ; tenez, voyez comme il se faufile adroitement à travers les fourrés ! ”

Oui, il en fut ainsi tant que la rive fut plané. Mais il arriva ce que nous aurions dû prévoir : une roche escarpée se rencontra qui lui barra le passage. Périco, qui a horreur de l'eau et pour rien au monde ne consentirait à mouiller ses pattes blanches, Périco exécute un mouvement tournant. Je le vois s'enfoncer dans les bois, puis je ne vois plus rien..... mais j'entendis un cri rauque, un son de voix étranglé !

“ — Stop, criai-je aussitôt.

“ — Et pourquoi ?

“ — Mon chien est mort !

“ — Vous rêvez !

“ — Je vous dit qu'il est mort !

Nous attendons quelques minutes, Périco ne reparait plus. Alors nous allons à sa recherche. Hélas ! à vingt mètres à peine du rivage, nous apercevons sur la vase l'empreinte profonde des pattes du tigre... et de larges gouttes de sang !

Infortuné Périco, il eût mieux valu pour toi mourir de faim dans le désert de Guamani, tu m'aurais épargné ce deuil, tu aurais évité cette mort affreuse !

Ce voyage s'acheva dans la tristesse ; j'avais sans cesse présent à l'esprit mon pauvre Périco, l'ami fidèle de mes jours d'angoisse, le compagnon inséparable de mes travaux et de mes épreuves. Lorsque j'étais fatigué, triste, abattu, il fallait le voir me lécher les mains, se frotter le museau de ses deux petites pattes mignonnes, sauter, gambader, pirouetter autour de moi, se mettre en quatre pour me distraire. Avec cela, si timide, si doux, si reconnaissant !

Il était nuit lorsque nous arrivâmes à Sarayacu.

“ — Inutile d'appeler les Indiens, dit Palate, qui est obligé de rengâiner sa harangue, tous sont renfermés dans leurs *tambos* ; gravissons promptement la colline et imitons-les. ”

XXI

SARAYACU—COMMENT LES MORTS TROUBLENT LE SOMMEIL DES VIVANTS.

Nous voici sur la place. Là nous attendait une déception :

le tambou du Père est en ruines, nous en apercevons les débris épars sur le sol. Où nous réfugier à une heure aussi avancée de la nuit ?

“ —Père, dit le P. Pérez, en pareil cas, je demande l'hospitalité au bon Dieu ; allons à l'église, vous verrez qu'on y est très bien ! ”

L'église est comme celle d'Archidona, comme celles du Curaray et de Canelôs, comme toutes celles que le génie architectural des Indiens a édifiées dans la forêt : c'est une bicoque, une sorte de grand hangar fermé sur toutes ses faces par une palissade de chonta : église et cimetière à la fois ; les vivants s'y réunissent pour prier, les morts y dorment leur dernier sommeil.

Nous nous installons sur le marchepied de l'autel et ne tardons pas à nous endormir. Mais ce sommeil fut court. Je me réveille en sursaut : oppressé, brûlant, haletant, comme si j'eusse eu la fièvre ; poussant des cris entrecoupés, étendant les bras, me débattant comme pour échapper à l'étreinte d'un invisible ennemi :

“ —Père, Père ! aidez-moi, à mon secours ! je n'en puis plus...., il m'étouffe, il m'assassine !

“ —Mais qui donc ? répond le P. Pérez, qui est déjà près de moi ; il n'y a personne ici, vous rêvez !

“ —Ah ! c'est vous, Père, restez ici, je vous en prie, restez, j'ai peur ! mon Dieu, quel cauchemar ! qu'est-ce qu'il y a donc dans cette église ? j'éprouve une impression inouïe, je n'ai jamais rien ressenti de semblable !

“ —Ni moi non plus, ajoute le P. Pérez, je n'ai pas eu de cauchemar comme vous, mais mon sommeil est interrompu, à chaque instant, je respire avec peine, j'ai la tête brûlante ; allons, levons-nous, allumons un flambeau et voyons ! ”

Nous parcourons l'église un flambeau à la main. Dieu ! quelle horreur ! les cadavres étaient à fleur de terre, il se dégageait de cette corruption une odeur telle que nous faillîmes tomber en syncope ! L'infortuné P. Pérez enfonce jusqu'aux genoux dans une tombe fraîchement remuée, marche dans cette pourriture !... Nous sûmes le lendemain qu'une épidémie de scorbut avait sévi et fait de nombreuses victimes ; on les avait empilées les unes sur les autres dans ce

charnier humain et couvertes de quelques pelletées de terre. Nous passâmes le reste de la nuit à prier et à converser ensemble, cachés derrière l'autel, le visage appliqué à la palissade de chonta, aspirant à pleins poumons l'air frais et pur qui nous venait du Bobonaza. De cette nuit d'angoisses et de dégoût, je gardai une impression qui ne s'effacera sans doute jamais.

— Mais enfin, nous dira-t-on, pourquoi ne pas réformer des abus aussi révoltants ? Pourquoi ne pas obliger vos néophytes à plus de décence dans les sépultures ? ”

Lecteur, vous en parlez à votre aise. Pour réformer il faut du temps, or nous ne faisons que d'arriver. Et puis on ne réforme que par la force ou la persuasion. De réformer par la force nous n'y pouvons songer, la persuasion est donc l'unique moyen qui nous reste. Or, comment persuader les êtres les plus routiniers, les plus insoucians qu'il y ait sous le soleil ? Il faudrait pour cela qu'ils sentissent, comme nous, toute l'horreur et le dégoût d'un pareil état de choses, que leurs sens fussent à l'unisson des nôtres. Et il n'en est rien, je l'ai déjà dit. Ce qui nous donne des nausées, ce qui nous glace d'horreur, nous fait dresser les cheveux sur la tête, les laisse parfaitement froids et indifférents. Ils passeront des heures assis sur ces cadavres à peine recouverts : la terre est humide, mais d'une humidité qui n'a rien de commun avec celle de l'atmosphère : elle s'est fendillée, elle s'est crevassée sous la pression des gaz intérieurs, des moisissures immondes s'y sont formées qui en tapissent la surface ; n'importe, cela ne leur dit rien, un chacal en serait asphyxié, leur odorat n'en est pas même affecté !

— Cela tient peut-être, dira-t-on, à ce qu'ils n'ont pas d'instruments de travail pour creuser une tombe. ”

Je le pensais ainsi moi-même. Je remplaçai donc la pelle de chonta, la seule qu'ils connussent jusqu'alors, par une pelle en fer : peine perdue, cela continua comme auparavant ; ils achevèrent plus vite leur besogne, voilà tout ! Alors je me transformai moi-même en fossoyeur, je donnai de la pioche dans cet amas de pourriture, et creusai plusieurs tombes. Il n'y a rien comme l'exemple pour persuader et entraîner ! Oui, eh bien ! voici ce qui se disait autour de

moi pendant que je suis sang et eau, pendant que je passais par tous les degrés de l'horreur et du dégoût :

“ —Père, à quoi bon te donner tant de peine ! est-ce qu'un mort occupe autant de place ? ”

Et quelques-uns de ces cannibales rejetaient déjà dans la tombe une partie de la terre que j'en avais retirée !

Ah ! il faut de la patience avec ces êtres dégradés ! il faut une patience angélique ! Ceux qui s'imaginent que l'éducation du sauvage est affaire d'un jour ou d'une année, que ces ténèbres amoncelées pendant des siècles de barbarie se dissiperont instantanément devant la pure lumière de l'Évangile, ceux là n'entendent rien au rude et délicat labeur du missionnaire. Au physique, comme au moral, le sauvage est un être à part, construit sur un plan différent du nôtre. S'il est homme par les éléments essentiels de sa nature, il cesse de l'être par les habitudes qui s'y superposent, par les tendances qui s'y accusent : son mode d'être, de penser, de sentir, en fait une catégorie à part. S'il ne se rend pas du premier coup à vos raisonnements, si la civilisation que vous essayez de lui inculquer ne le séduit pas de prime abord, ce n'est pas qu'il ne veuille pas, c'est qu'en réalité il ne peut pas ! Il ne peut pas voir les choses autrement qu'il les voit ; l'éducation l'a fait ainsi, une éducation séculaire ; elle lui a mis un bandeau sur les yeux : organes, cerveau, âme elle-même, à la longue tout a été modifié et comme transformé. Or, je le répète, cette destruction quasi radicale de l'être humain, ces ruines séculaires, un seul jour ne suffit pas pour les réparer : qui veut aller trop vite risque de tout compromettre. Si on heurte maladroitement cet enfant terrible, il s'en va et on ne le revoit plus. Si vous le violemez, si vous le maltraitez, sournoisement ou franchement, en face ou par derrière, il se vengera de vos violences ; vous paierez de votre vie peut-être une imprudence qui n'aura fait que creuser davantage l'abîme qui vous sépare. Les apôtres du sabre, les conquérants, ont voulu aller trop vite, et, comme les choses n'avançaient pas au gré de leurs désirs, ils décrétèrent que la conversion de ces peuples était impossible, et exterminèrent en masse ceux qu'avec le temps ils auraient pu civiliser et convertir. Les apôtres de Jésus-Christ s'y

prennent autrement ; leur Divin Maître leur a enseigné une tactique qui n'a rien de commun avec celle des Pizarre et des Aimagro : s'abaisser volontairement au niveau des êtres que l'on veut relever, descendre dans les abîmes d'abjection où le péché les a précipités, ne point s'étonner de leurs misères, ne point s'irriter de leur obstination. Vivre comme l'un d'eux, moins le péché ! Proportionner la lumière à leurs yeux affaiblis, et peu à peu, avec prudence et douceur, avec patience surtout, les élever au niveau moral et religieux qui constitue l'être civilisé et le chrétien.

* * *

Au point du jour, nous agîtons la clochette suspendue à la porte de l'église, tout le monde se réunit pour la prière.

“ — Hommes et femmes, osez-vous bien vous asseoir sur cet amas de pourriture ? Vos morts se vengeront du peu de respect que vous avez pour leurs tombes. Allons, recouvrez-moi cela de terre ; apportez vite ; sinon ni le P. Pérez, ni moi, ne célébrerons ici la sainte Messe ! ”

Et nous répandîmes une mince couche de terre sur ces tombes profanées.

La sainte Messe terminée, tout le monde se réunit sur la place ; huit cents Indiens au moins nous entouraient. Alors Palate, rayonnant et pimpant, embouche la trompette épique.

“ — Ecoutez, vous autres, un grand combat... ”

Nos lecteurs savent par cœur le boniment. Lorsque les cris et les applaudissements ont cessé, je prends moi-même la parole.

“ — Ecoutez, vous autres, hommes vaillants de Saint-Vincent de Sarayacu, oui, le Père blanc vous aime et c'est pour cela qu'il est venu vous voir, bravant les périls et les fatigues d'un aussi long voyage ! Mais vous, l'aimez-vous, le Père blanc ? ”

“ — Oui, oui, nous t'aimons ! ”

“ — Eh bien ! si vous l'aimez, comment se fait-il qu'il n'ait même pas un misérable tambo pour s'abriter et dormir ? ”

Traitez-vous donc le Père blanc avec plus de sans-*façon* que vos chiens et vos singes ? L'obligerez-vous à chercher un refuge au milieu des cadavres ? Si, aujourd'hui même, avant le coucher du soleil, mon tambo n'est pas relevé de ses ruines, couvert de feuillages, prêt à nous recevoir, j'abandonne cette tribu ingrate, je retourne à Canélos, jamais plus vous ne reverrez mon visage ! Et maintenant, j'ai dit, que tout le monde se mette à l'œuvre ! ”

Alors s'avance le capitaine et l'un des alcades :

“ —Écoute, il est vrai que tu n'as pas de tambo ; mais à qui la faute ? Celui qui devait le reconstruire, le chef de la tribu, le cacique, n'est plus ici. Pire que les Jivaros infidèles, il a trahi sa tribu et emmenant avec lui dix familles dévouées, il a descendu la grande rivière et s'est fixé près d'Andoas. Tu aurais donc tort de t'irriter contre nous, puisque personne ici n'est coupable. Mais, sois tranquille, aujourd'hui même ton tambo sera relevé de ses ruines et tu n'habiteras plus parmi les morts. ”

Là-dessus tous prennent leur élan et se dispersent dans le bois, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, celles-ci pour cueillir les feuilles de palmier, ceux-là pour couper et transporter les bambous. Ils y mettent une telle furie, qu'à trois heures de l'après-midi la maisonnette est complètement achevée.

Nous en primes possession sans plus tarder.

Cette tribu de Sarayacu, quoique décimée récemment par le scorbut, compte environ neuf cents Indiens. C'est le poste le plus avancé et comme l'avant-garde de la mission de Canélos. Son territoire s'étend de Pacayacu au Rotunojaton, du rio Tigre ou Conambo au Bobonaza. En face, sur la rive droite du Bobonaza, vivent les Jivaros de Capahuari dont il a été parlé plus haut. En face encore, mais par-delà le Pastazza, se trouve l'importante tribu des Jivaros de l'Uchual ou Achual. Au nord-est, sur les rives du rio Tigre, vivent disséminées de très nombreuses familles zaparos : ce sont les Zaparos du Conambo. Tout ce monde fusionne et vit dans la plus complète harmonie. Bon nombre de familles zaparos se sont déjà agrégées au noyau chrétien du Sarayacu, et j'eus la consolation d'en baptiser deux pendant

ces quelques jours. Quant aux Jivaros de Capahuari et de l'Uchual, ils y viennent apporter leurs produits, le goudron de Sandi et les sarbacanes qu'ils échangent contre les tambours de nos Canélos.

Le Zaparos, lui, ne produit rien ; c'est l'être le plus oisif, le plus imprévoyant et j'ajoute le plus inconstant qu'il y ait au monde. Ce sont des néophytes faciles à persuader, mais ils oublient leur baptême avec la même facilité qu'ils le reçoivent. Nomades et inconstants par nature, ils disparaissent tout à coup et l'on reste des années sans entendre parler d'eux. Doux de caractère, ils sont une proie facile pour les autres tribus belliqueuses du Pastazza ; la moitié de la nation a déjà disparu dans ces razzias nocturnes, le reste aurait le même sort, si Canélos et ses alliés n'étaient là, l'arme au bras, pour barrer le passage à l'envahisseur.

Cette fusion permanente des Sarayacus avec les tribus infidèles n'est pas sans influence réciproque sur les destinées de ces différents peuples. Le fâcheux exemple donné par le Jivaros polygame a son retentissement parmi ces chrétiens ignorants et grossiers. Il n'est pas de tribu chrétienne où l'immoralité soit plus en honneur qu'à Sarayacu : elle s'y donne libre carrière, marche tête levée, s'étale sans la moindre vergogne. Par ailleurs, l'idée chrétienne, si obscure soit-elle dans le cerveau de ces ignorants, ne laisse pas de jeter quelques lueurs au sein de la gentilité. Chaque tribu ayant sa langue, ils se parlent par signes ou se servent d'interprètes ; mais ces interprètes eux-mêmes, bavards comme tous les peuples naïfs et enfants, racontent à leur tribu ce qu'ils ont vu et entendu. Si ce n'est pas assez pour instruire l'infidèle, c'est assez cependant pour éveiller l'instinct religieux qui sommeille au fond de son âme, pour le sortir du nihilisme absolu qui est son état normal, pour lui donner une sorte de pressentiment d'un Être suprême. Je pus m'en convaincre le lendemain même de notre arrivée à Sarayacu.

Le jeune Indien qui nous servait de sacristain vint m'avertir qu'une famille de Jivaros de l'Uchual était arrivée à Sarayacu.

— Dis-leur donc de venir nous voir.

“ —Père, ils ne voudront pas, parce qu'ils sont infidèles.

“ —Alors j'irai moi-même vers eux, conduis-moi.

“ —Mais tu n'as pas peur ? tu sais cependant que les Jivaros n'aiment pas les Pères.

“ —Je le sais, répondis-je ; mais moi je les aime et cela me suffit. D'ailleurs, celui-ci est votre allié, il n'osera me toucher au milieu de la tribu rassemblée.”

Et nous partons. En arrivant à la porte du tambo, je rencontre les femmes et les enfants du Jivaros qui jouaient avec les oiseaux et les singes dont ils ne se séparent jamais : tout le monde pousse un cri de frayeur et se cache dans les buissons. Mais c'est le père que je veux voir, amadouer par quelques présents. Lui est brave, il est audacieux, il ne fuira pas, entrons ! A peine le Jivaros m'a-t-il aperçu, qu'il recule de trois pas, laisse tomber à terre l'écuelle de chicha qu'il portait à ses lèvres, saisit sa lance et s'enfuit en criant :

“ —*Dios yaya, Dios yaya !* Le Père Eternel ! Le Père Eternel !

Femmes et enfants, singes et perroquets, toute la famille le suit, criant et répétant en chœur l'exclamation du père :

“ —*Dios yaya, Dios yaya !* ”

Les Jivaros me prenant pour une apparition divine, pour le Père Eternel en personne : c'était réussi ! A mon habit blanc, à ma longue barbe et peut-être au bonnet de peau de singe dont mon chef était orné, j'étais redevable de cet honneur. Lorsque je revins vers le P. Pérez :

“ —Que me disiez vous donc, que les Jivaros sont les plus irréligieux des hommes ? Ils m'ont pris pour le Père Eternel et n'était la peur qui leur met des ailes aux pieds, ils tombaient à genoux pour m'adorer.”

Quoi qu'il en soit, la morale de cette histoire est celle-ci : puisque le Jivaros m'a pris pour le Père Eternel, c'est donc qu'il en avait l'idée. Et cela suffit pour montrer l'influence exercée par nos Indiens catholiques sur cette race barbare et athée.

Je dois dire, pour être sincère, que cette tribu de Sarayacu nous fit la plus triste impression ; nous la trouvâmes en plein désarroi : la désertion d'un cacique et d'une partie de la population, les pratiques monstrueuses dont nous appri-

mes l'existence; l'ivrognerie et l'impudeur, qui, chaque jour, s'étalaient devant nos yeux, tout cela nous serrait le cœur, nous comblait de tristesse.

“ —Père, pour refaire cette chrétienté, il faudra du temps et des peines: nous n'y pourrons rien faire en si peu de jours. Partons donc; bientôt nous y enverrons un missionnaire, il y fixera sa résidence et ne s'éloignera plus de ce troupeau contaminé.”

Nous ne restâmes que quatre jours, après quoi nous appareillâmes pour Canélos.

Ce retour n'eut rien de gai: nos Indiens étaient sombres et rêveurs. Palate lui-même se taisait, le séjour de Sarayacu les avait démoralisés. De la nuit passée au milieu des cadavres, j'avais conservé plus qu'un souvenir: la fièvre s'était déclarée dès le lendemain et depuis lors ne m'avait plus quitté. Un accident dont je fus victime pendant cette traversée en redoubla la violence. Le P. Pérez connaissant mon attrait pour la chasse, et désirant me sortir de la torpeur où j'étais plongé, me montra du doigt un aigle pêcheur fièrement campé sur l'un des arbres qui bordaient la rivière.

“ —En voilà un qui ne mangera plus de poisson!” m'écriai-je joyeux.

Là-dessus, je me lève, le couche en joue et... je tombe à l'eau au beau milieu d'un rapide. Deux de mes Indiens barbotent avec moi dans les bouillons d'eau, s'éraflent le ventre sur les récifs pour essayer de me repêcher, pendant que Palate me tend une longue gaffe de bambou dont je parviens à saisir l'extrémité. On me ramène dans la pirogue plus mort que vif. Pâle et sans voix, le P. Pérez sort de son sac un flacon d'alcool dont il me frictionne tous les membres. Mais la fièvre redouble et m'accompagne jusqu'à Canélos.

XXII

UNE HEUREUSE SURPRISE

Canélos! j'avais hâte de le revoir. Tous ces sites merveilleux, qui m'avaient ému et charmé quelques jours aupara-

vant, ne me disaient plus rien à l'âme ! Je passais près d'eux avec la plus parfaite indifférence, sans même daigner y jeter un regard. C'est étrange comme nos impressions varient avec nous-mêmes et combien il y a de subjectif dans nos sensations ! Rien n'était changé autour de moi, les eaux avaient la même transparence, les arbres et les fleurs le même aspect enchanteur ; mais en moi tout était transformé et ces merveilles restaient lettres mortes pour mon esprit appesanti.

Lé P. Pérez, visiblement inquiet de mon état, me soigna comme une bonne mère, essaya, mais en vain, de ramener l'appétit et la gaieté :

“ —Et que dirait-on si vous alliez mourir ? Que diraient les Pères de Quito ? Que diraient surtout vos Indiens ? ”

“ —Ils diraient que les Pères noirs, d'abord vaincus par les Pères blancs, se sont cruellement vengés de cette défaite et que vous m'avez noyé dans le Bobonaza ! Quel thème splendide pour l'éloquence guerrière de Palate :

“ Ecoutez, vous autres, le grand crime qui s'est commis sur la grande rivière. Le Père blanc était revenu au milieu de ses fidèles Indiens ; mais le Père blanc avait eu l'imprudence de se faire accompagner par le Père noir, ” etc.

Vous devinez le reste ! ”

Nous employâmes quatre jours et demi à remonter la rivière jusqu'à Canélos. Tout heureux de rentrer au port et de revoir leurs familles, nos Indiens poussent des cris stridents, sifflent comme des locomotives chauffées à blanc. Ces signaux étaient convenus, car tout le monde leur répond du sommet de la colline. En même temps, les clochettes de l'église s'ébranlent et carillonnent et toute la tribu se précipite vers la rivière :

“ —Ecoutez, vous autres, ceux de Sarayacu sont des chiens ! Au lieu d'attendre le Père blanc, le cacique s'est enfui sur la grande rivière en disant : “ Au diable le Père, qu'ai-je besoin du Père pour vivre ! les Jivaros valent bien les chrétiens ! ” Ecoutez, vous autres, ceux de Sarayacu sont des chiens ! Ils ont laissé le Père blanc dormir au milieu des cadavres : le Père blanc n'a pas de tambo à Sarayacu ! ni viande, ni poisson ! Ils l'ont laissé mourir

de faim et il revient malade à Canélos ! Ecoutez, vous autres, ceux de Sarayacu sont des chiens ! Boire et s'enivrer, hurler et se donner des coups, ils ne connaissent que cela. Leurs jeunes gens ne savent plus manier la lance, ni faire la guerre : ils ne savent plus qu'outrager les jeunes filles et frapper leurs mères ! C'est pourquoi le Père blanc ne retournera plus à Sarayacu, il restera à Canélos, parce que Canélos est la tribu du Père blanc. Et maintenant, j'ai dit ; que tout le monde fasse son devoir !”

Pendant que l'illustre capitaine pérorait à perdre haleine et lançait ses malédictions contre Sarayacu, nous avions sous les yeux un spectacle réjouissant. Bon nombre d'enfants, pour mieux voir, s'étaient hissés sur les arbres et suspendus aux lianes. Les autres, se faufilant à travers les jambes innombrables qui leur barraient le passage, arrivent au bord de l'eau, piquent une tête dans la rivière et nagent en rond autour de nos pirogues. Il était environ quatre heures, l'heure où l'ombre des grands arbres se projetant sur la rivière rafraîchit les eaux brûlantes, l'heure du bain pour ces êtres amphibies. La tentation était trop forte, personne n'y résista ! Ils sautent tous dans la rivière et les évolutions commencent !

Laissant nos amphibies à leurs jeux aquatiques, nous gravissons, le P. Pérez et moi, tout doucement la colline.

Impossible d'imaginer la surprise dont nous fûmes saisis, lorsqu'en arrivant à la porte du couvent, nous entendîmes une voix forte et connue qui m'appelait par mon nom.

“ — Vite, vite, Père Pierre, voilà vingt quatre heures que je vous attends, je commence à perdre patience !

“ — Vingt-quatre heures seulement ? m'écriai-je transporté de joie, eh bien, moi, voilà deux longs mois que je soupire après vous ! ”

Et je tombe dans ses bras, et nous nous embrassons, comme seuls savent s'embrasser les quelques êtres civilisés qui ont le bonheur de se rencontrer au fond de ces déserts. C'était le T. R. P. Tobias, vicaire apostolique d'Archidona.

— Mais comment se fait-il que vous soyez ici ? Je vous ai laissé malade à Quito, malade à ne pouvoir marcher et les médecins faisaient bonne garde autour de vous.

“ —Oui, mais on sait tromper la surveillance des médecins. Vous vous rappelez les adieux sur le chemin de Pito et de Guamani. Je brûlais du désir de vous suivre, de vous guider moi-même à travers la forêt ! Ce désir me fit faire une folie ; et cette folie, Dieu l'a visiblement bénie puisque je suis arrivé jusqu'à vous sans mourir ! Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis votre départ, que, sans rien dire à personne, je prends la clef des champs et m'enfonce dans la forêt. J'arrive à Archidona dans le plus piteux état :

“ —Où est le Père ? ”

“ —Le Père est parti ! ”

“ J'arrive au Curaray où quelques Indiens attardés se trouvaient encore au village :

“ —Où est le Père ? ”

“ —Le Père est parti ! ”

“ —Avouez que, pour un novice dans le métier, vous faites bien les choses, on ne vit jamais pareille célérité ! Je pars pour Canélos, mais cette fois je crus que j'allais mourir, la fièvre paludéenne, qui faillit m'emporter à Quito, me reprit en traversant le Curaray, fièvre accompagnée de douleurs terribles dans tous les membres : sans les Indiens, je restais dans la rivière. Enfin, j'arrivai à Canélos.

“ —Où est le Père ? ”

“ —Le Père est parti ; il voyage sur la grande rivière ! ”

“ —Et bien, il voyagera jusqu'à l'Amazone, jusqu'à l'Atlantique, si cela lui fait plaisir. Pour moi, je n'en puis plus, je reste ici. ”

Et pendant qu'il me raconte ses exploits, je regarde ses jambes et ses pieds, ses jambes meurtries, ensanglantées, ses pieds tuméfiés, labourés par les épines, les doigts privés d'ongles, mutilés, méconnaissables. Et je l'embrasse encore une fois pour lui témoigner mon attendrissement et ma reconnaissance.

“ —Mais je vous trouve bien défait, a-t-il ; seriez-vous donc malade ? ”

“ —Je crois bien que je suis malade, malade à ne pouvoir me tenir debout. Andoas vous donna la fièvre paludéenne, les Sarayacu m'ont donné la fièvre du tombeau ! Quelle

triste tribu ! On n'y respire que pourriture, au moral comme au physique !

“ —Pas de découragement. Nous en avons vu bien d'autres, nous autres infortunés ; n'est-ce pas, P. Pérez?... Votre fièvre ne sera rien, nous vous administrerons l'ipéca-cuana et la quinine ; avant trois jours, il n'en sera plus question. Quant à Sarayacu, ce sera plus difficile à guérir. Vous y parviendrez cependant avec la grâce de Dieu et le prestige de votre habit dominicain sur ces tribus. Allons, vite Notre-Dame du Rosaire de Canélos ! et en avant ! ”

Alors nous gravâmes les marches de notre poulailler rustique et nous passâmes deux ou trois heures en causeries intimes et récits d'aventures. De la fièvre il n'était plus question. Je mangeai d'un parfait appétit, ce qui ne m'était pas arrivé depuis la fameuse nuit passée dans le cimetière-église de Sarayacu.

“ —Cela reviendra demain, me dit le Père, la fièvre ne capitule pas si facilement. Aussi, au lever du jour, l'ipéca-cuana et le lendemain la quinine. Et maintenant, quelles sont vos intentions ? que pensez-vous faire ?

“ —Je pense rester ici une huitaine de jours encore, célébrer avec vous la Fête-Dieu, puis retourner à Quito par le Pastazza, Banos et Ambato.

“ Et vous croyez que vos Indiens consentiront à vous suivre par ces chemins affreux ? Songez que nous sommes au cœur de l'hiver (1) et que le chemin de Canélos à Banos est le plus impraticable de la forêt !

“ —Je songe que ce chemin est celui que suivaient jadis nos Pères pour arriver ici ; ce sera le nôtre bientôt. Si c'est le plus impraticable, c'est le plus court et mon voyage d'exploration serait incomplet si je rentrais à Quito sans le connaître.

“ —Enfin nous reparlerons de cela. Donc vous voulez célébrer la Fête-Dieu à Canélos ?

“ —Je crois bien, et avec tout l'éclat possible. Je veux frapper l'imagination de mes Indiens, leur laisser un sou-

(1) L'hiver, dans l'Équateur, comprend à peu près les mois qui correspondent au printemps et à l'été en Europe.

venir ineffaçable. Il faut que nous fassions quelque chose d'extraordinaire !

—Mais avec qui ? avec quoi ? Nous n'avons ici que nos pauvres autels portatifs, rien de plus ; ou dénicherez-vous les magnificences nécessaires à une pareille manifestation ?

—La forêt, plus splendide que vos tissus brodés, nous donnera ses feuillages et ses fleurs ; Palate nous prètera ses guerriers, le P. Pérez son accordéon, et...vous verrez ! l'Europe nous enviera la fête de jeudi !”

XXIII

LA FÊTE-DIEU A CANÉLOS.—LE SECRET DE MARCELLIN.

Nous sommes au mercredi 8 juin. Tous les Indiens hommes, femmes et enfants, entraînés par Marcellin et Palate, ont pris la clef des champs : ils sont partis chercher la verdure et les fleurs. Dans le village règne un silence de mort. Quelques singes oubliés dans les tambos viennent nous égayer de leurs gentilleses, croquer les bananes que nous avons suspendues aux poutres de bambou de la cabane. Les chasser n'est pas chose facile, car il n'est pas d'animal plus rusé, plus impertinent et plus obstiné que le singe. Le ciel, qu'une brume épaisse enveloppe toute la matinée, nous donne des inquiétudes pour le lendemain. Pour les Indiens plus encore que pour nous, il n'y a pas de fête sans soleil. Cet être impressionnable subit toutes les fluctuations atmosphériques : taciturne et apathique lorsque le ciel est nuageux ; enjoué, plein d'entrain et d'initiative, lorsqu'un beau soleil vient illuminer sa forêt. Nous étions donc perplexes ; mais à midi, tout change : la brise balaye cette vapeur incommode, le soleil essuye ses yeux humides, ajuste sa chevelure d'or, dresse son front ruisselant de lumière dans un azur sans nuage. Allons, voilà qui va bien, la fête s'annonce magnifique !

Cependant les Indiens tardaient à revenir et le P. Tobias alarmé :

—“ Père. qui sait s'ils viendront ? Vous ne connaissez pas

encore ces êtres incompréhensibles ; il n'en est point de plus variables sous le soleil. Ce village absolument désert, ce départ de toute la tribu ne me dit rien qui vaille. Vous me trouverez singulièrement alarmiste ; hélas ! je suis payé pour les connaître, ils m'ont joué plus d'un tour."

Mais les Indiens eux-mêmes se chargèrent d'infliger un démenti triomphant à cette prophétie de mauvais augure. Pendant qu'on médissait sur leur compte, tous étaient massés, dans le plus grand silence, aux alentours de la place : êtres singuliers qui ne sont jamais plus près que lorsque vous les croyez au loin !

Rran plan plan, rran plan plan, rran plan plan ! Soixante tambours et une dizaine de fifres débouchent sur la place. Palate, capitaine du Bobonaza, Salua, capitaine du Villano, dirigent la marche, tous deux en grand costume de guerre, la lance sur l'épaule, le bouclier au poing ; noirs comme Satan, à l'exception des yeux et de la lèvre supérieure que le rocou fait briller comme des flammes, superbes comme Napoléon au retour d'Austerlitz. Après les tambours, le cacique, flanqué de ses alcades, puis les *priostes* portant les présents, puis Marcellin, syndic de l'église cathédrale de Canélos, puis la longue file des guerriers armés de la lance et couverts du bouclier. Les jeunes gens et les jeunes filles, les femmes et les enfants suivent par derrière : ceux-ci chargés de palmes, celles-là chargées de fleurs. Le coup d'œil est féérique !

Tout ce monde s'avance dans le plus grand silence : pas d'autre bruit que le sourd grondement des tambours, que la ritournelle aiguë et monotone des fifres. Ils se promènent ainsi autour du couvent et finalement s'arrêtent devant nous, à la porte de notre habitation. Alors les tambours se taisent et le cacique prend la parole :

«—Père, c'était la coutume à Canélos d'offrir au Père blanc des présents de fête, nos anciens me l'ont conté souvent et le vieux Marcellin pourra confirmer mes paroles. Puisque tu es le Père blanc, nous voulons faire comme nos Pères, car les antiques coutumes doivent être respectées. Et maintenant j'ai dit ; *priostes*, faites votre devoir."

Les deux *priostes* sortent des rangs et déposent à mes

pieds : une poule, trois œufs, un fagot de bois pour la cuisine, des yuccas et des viandes boucanées. Alors tambours et fifres forment un cercle immense au centre duquel nous nous trouvons emprisonnés, et marchant l'un derrière l'autre, reprennent leurs rran plan plan et leur tirilititi. Tout ce monde est grave comme s'il s'agissait d'une exécution capitale, comme si les pauvres diables emprisonnés dans ce cercle magique devaient subir le dernier supplice. Et vraiment, c'est un peu de cela qu'il s'agit ; car voici qu'une jeune fille, la plus grande et la mieux parée de toute l'assemblée, franchit la ligne des tambours et, se campant devant moi, m'invite gracieusement...à danser !

—Père, dit le cacique, il n'y a pas de fête sans danse ; à toi de commencer !

—Cacique, mon ami, tu oublies que j'ai eu la fièvre et que depuis lors j'ai les jambes raides !..”

Et alors m'adressant à la jeune fille :

—Quel est ton nom ?

—Je m'appelle Théodora Tanchima.

—Théodora, ma fille, je vais te présenter le plus bel homme de la tribu !”

Sur ce j'oblige le capitaine Salua, grand comme Goliath et farouche comme lui, à déposer lance et bouclier et à faire vis-à-vis à la jeune Indienne. Alors le cercle se remplit de danseurs et de danseuses et le bal commence au son des tambours et des fifres.

Je m'attendais à une danse original, caractéristique. Quelle déception ! la danse la plus insignifiante, la plus triste, la plus stupide qu'on ait jamais vue ! les mouvements les plus gauches, la démarche la plus lourde, la physionomie la plus morte qu'il soit possible d'imaginer ! une suite de passes et de voltes, de balancés et de chassés-croisés, rien de plus ! Pendant que la jeune Théodora s'avance lentement, la tête baissée, les bras pendants, se dandinant lourdement comme une femme ivre, le géant Salua, lui, recule avec la même grâce et la même légèreté qu'un hippopotame, se bouchant le nez et se couvrant le visage de la main droite ! Tous les couples reproduisent cette mimique imbécile, tous les cavaliers vont et viennent, imitant le geste grotesque de Salua.

“—Eh bien ! qu'est-ce que vous en dites ? murmure le P. Pérez qui jouit visiblement de ma déconfiture.

“—Je dis que les grâces ne sont pas nées sur les rives du Bobonaza ! Je dis aussi que la danse est un mensonge, un pur mensonge, et que de vouloir juger du caractère d'un peuple par ces exercices de commande où tout est réglé d'avance jusque dans les plus intimes détails, c'est s'exposer à de graves bévues. Élégant, agile, d'une souplesse et d'une grâce infinies, impétueux et rapide comme la foudre, tel est l'Indien que nous connaissons, vous et moi ; eh bien ! le reconnaissez-vous dans ces marionnettes empêtrées, dans cet air contraint et honteux, dans ces gestes faux et grotesques ? Non, non, n'en parlons plus, cela jure avec leur nature, c'est un mensonge, un pur mensonge !”

Le bal ne dura pas longtemps ; ces natures si gaies, si expansives, sont incapables d'une contrainte. Au signal donné par Palate, danseurs et danseuses s'échappent en criant et en cabriolant : tout le monde se précipite à l'église à la suite de Marcellin.

Alors commencent les préparatifs pour la fête. Ils s'y mettent avec entrain. Jeunes gens et jeunes filles s'emparent des palmes et des fleurs, il les fixent sur la palissade de chonta avec les tiges flexibles de certaines lianes, les répandent à profusion sur l'autel. Des arcs se dessinent, auxquels ils suspendent toutes les futilités dont ils aiment eux-mêmes à se parer. Assises par terre, les femmes pétrissent l'argile, exécutent de minuscules et informes chandeliers, puis elles y plantent des flambeaux d'une cire noire et odorante. Le plus difficile et le plus laborieux, les hommes se le sont réservé : armés du matchec, ils brisent et divisent les planches de leurs pirogues, transportent ces matériaux sur place et construisent quatre reposoirs absolument informes. Tout cela est du plus mauvais goût, mais leur paraît magnifique. Au lieu de les diriger dans leur travail, de leur suggérer quelques motifs de décoration, nous préférons les abandonner à eux-mêmes : ils ne nous comprendraient pas et se retireraient mécontents.

Cependant tambours et fifres battent et sifflent comme des enragés, en pleine église, c'est le programme ; et quatre

jeunes gens, armés de la lance, exécutent devant l'autel une dance guerrière. La lance en arrêt, comme s'ils allaient se transpercer, ils s'avancent l'un vers l'autre, reculent, s'avancent encore, exécutent un bond, puis une volte-face, puis un chassé-croisé et recommencent le même exercice. Cela au moins a du cachet, un cachet guerrier. Il est évident que l'église ne devrait pas servir de théâtre à de semblables divertissements ; mais n'oublions pas que nous sommes en pays sauvage, que chaque peuple traduit à sa manière l'idée religieuse et que, pour ces tribus guerrières, le suprême hommage est de venir briser une lance aux pieds de la Divinité.

A cinq heures les préparatifs étaient terminés : tout le pourtour de la place était encadré de palmes, orné de fleurs ; de distance en distance s'élevaient les reposoirs. Alors le cacique fait sonner le rappel et tout le monde le suit pour boire la chicha.

Un seul reste en arrière. Debout près du vieil autel, silencieux et recueilli, il attend que ce flot turbulent se soit écoulé, puis au moment où je me disposais moi-même à sortir, il m'appelle de sa douce voix de vieillard et me fait signe d'approcher :

— Père, notre Père, voici l'heure de te révéler mon secret. Personne ne nous voit, personne ne nous entend ; il n'y a donc plus ici que le Père blanc et son vieux Marcellin, je vais donc parler !”

Tout ému par ce son de voix douce et grave, par le mystère dont s'enveloppe cet homme vénérable, je m'approche et, après avoir constaté que nous étions bien seuls dans l'église :

— Parle, Marcellin, parle, je t'en supplie ! Quel est ce secret ? je brûle de le connaître.”

Au lieu de me répondre, Marcellin saisit une pelle de chonta, celle-là même qui sert aux sépultures, puis il passe derrière l'autel, se dirige vers l'angle de gauche, et, me montrant du doigt un monticule de planches brisées et vermoulues, de débris de toutes sortes :

— C'est ici !” dit-il.

Il commence alors par déblayer le terrain des ordures

qu'on y avait accumulées, puis il donne de la pelle dans cette terre durcie et compacte. Le travail n'avancait guère et il me tardait d'arriver au résultat.

—Marcellin, donne-moi cette pelle, je suis jeune, moi, j'irai plus vite !

—Non, non, fit-il, c'est Marcellin qui a enfoui ce trésor, c'est Marcellin qui le rendra à la lumière ! Il est vrai que tu irais vite par ce que tu es jeune ; mais tu perdrais du temps à chercher ce que la main du vieux Marcellin rencontrera sans erreur !

Et il continue avec son calme habituel. J'entends un bruit sourd, semblable à celui de la pelle du fossoyeur lorsqu'elle heurte les planches pourries d'un cerceuil.

—Marcellin, est-ce donc une tombe, un cadavre que tu as mission de me montrer ?

—Non, non, ce n'est pas une tombe ! pourquoi veux-tu que ce soit une tombe ? Marcellin est-il donc le gardien des morts ? Tu es trop impatient, comme tous les jeunes gens ; tu as hâte de tout savoir, et tu dis : "Voici la lune," quand c'est le soleil qui se lève à l'horizon !

Et il creuse, il creuse toujours. Seulement il est facile de voir que le bon vieillard est ému.

—Ah ! oui, c'est bien elle, s'écrie-t-il en découvrant une caisse en bois d'environ cinquante centimètres carrés, oui, c'est elle ! mais comme le temps l'a pourrie et détériorée ! N'importe, n'importe, ce bois n'est rien ; mon secret, c'est ce qu'il y a dedans !

Et il essaye de sortir de terre cette caisse vermoulue qui cède à ses efforts et tombe en poussière. Je veux l'aider.

—Non, non ! répète-t-il avec animation ; c'est Marcellin qui a enfoui ce trésor, c'est lui et lui seul qui le rendra à la lumière !

A peine sortie de terre, la boîte mystérieuse s'effrite et tombe en morceaux. Nous nous trouvons en présence de vieilles loques en soie, mais moisis, pourries, méconnaissables.

—C'est là tout ton trésor, Marcellin, mais il n'en reste rien !

—Regarde, s'il n'en reste plus rien.

Et de cet amas de guenilles noircies et informés, il sort un beau calice espagnol.

—C'est le calice du P. Fierro, celui qui lui servit pour sa dernière messe. Je t'ai déjà conté que c'est moi qui la lui servis. Lorsqu'il l'eut achevée, lorsqu'il fut parti, je pris ce calice en pleurant et je dis : Tu es le calice du Père blanc, aucun autre que le Père blanc ne se servira de toi. Tu attendras le retour du Père blanc ! car le P. Fierro l'a dit : Le Père blanc reviendra, Marcellin, tu le verras un jour sur la grande rivière !”

Je prends cette relique précieuse, je la baise avec amour, je l'examine en tous sens. Sur le pied se trouve une inscription espagnole : *Soy de la Mision de Canelos de los Padres Dominicos, 1775.*

—Oh ! Marcellin, Dieu te bénisse d'avoir eu cette pieuse pensée. Si tu savais comme mon cœur bat dans ma poitrine, quelle émotion me cause ce souvenir des temps antiques !

—Ce n'est pas tout, tu n'as pas encore tout vu, tu ne connais pas encore tout mon secret.”

Et il se reprend à fouiller dans les vieux débris qui remplissent la caisse.

—Tiens, dit-il avec enthousiasme, voici la vierge du Père blanc, la vierge de Canélos, la vierge victorieuse des Jivaros ! Ah ! depuis que je l'ai enfouie sous terre, nous avons eu bien du malheur dans la tribu ! la maladie nous a décimés plusieurs fois, les Jivaros nous ont livré de rudes assauts ! Les anciens de la tribu me disaient souvent : “Marcellin, tu sais où est la vierge du Père blanc ? Qu'as-tu fait de la vierge du Père blanc ? Nous mourrons de ne plus la voir ! tu sais bien que c'est elle qui nous fit triompher des infidèles, elle qui nous sauva dans les épidémies !” Mais Marcellin faisait la sourde oreille ; il faisait comme s'il n'eut pas compris et il disait : Non, sainte Vierge, non, tu ne sortiras pas de là ! Pourquoi as-tu laissé partir le Père blanc ? Aussi longtemps que le Père blanc ne reviendra pas, tu resteras enfouie sous terre ; le jour où le Père blanc reparaitra sur la grande rivière, ce jour-là, je te rendrai à la lumière ! Oui, c'est elle ! c'est bien elle, continua-t-il en la serrant dans ses bras ; je la reconnais : tu dois la reconnaître,

toi aussi, puisque tu es le Père blanc ! Mais comme le temps l'a noircie ! Jadis son visage était rose comme celui des jeunes filles que je vis à Banos, sa robe était bleue comme le ciel, son manteau ruisselait d'or...comme le temps l'a changée !”

C'était une pauvre vierge en bois qui n'avait rien d'artistique assurément ; les doigts étaient tombés en poussière, l'un des bras s'était détaché du tronc et le tronc lui-même était vermoulu : au cou, elle portait encore un splendide rosaire de corail à chaîne d'or. Je la reçois des mains du bon vieillard, je la serre moi aussi, sur mon cœur. Cependant, un doute cruel me traverse l'esprit.

“—Dis-moi, Marcellin, la vierge du Père blanc ne serait-ce pas plutôt celle qui couronne cet autel ? On m'a dit que c'était elle.

“—Celui qui t'a dit cela n'a jamais connu les Pères blancs, ni la vierge des Pères blancs. Et qui donc voudrait en apprendre au vieux Marcellin ? A-t-il assisté comme moi à la grande bataille, a-t-il vu ce que j'ai vu ? Ici, lorsque l'un de nos guerriers veut connaître la vierge du Père blanc, il vient à moi et il me dit : “ Marcellin, puisque tu étais là, raconte-moi l'histoire de la vierge du Père blanc ! ” et je lui raconte l'histoire, car c'est l'avantage des vieillards de savoir beaucoup de choses et de les dire avec autorité !

“—Eh bien, raconte-la-moi, cette histoire, Marcellin, parle, parle !

“—Ah ! tu ne la connais pas encore, eh bien, je vais te la raconter. Tu verras si Marcellin la connaît, la vierge du Père blanc !”

(A suivre).